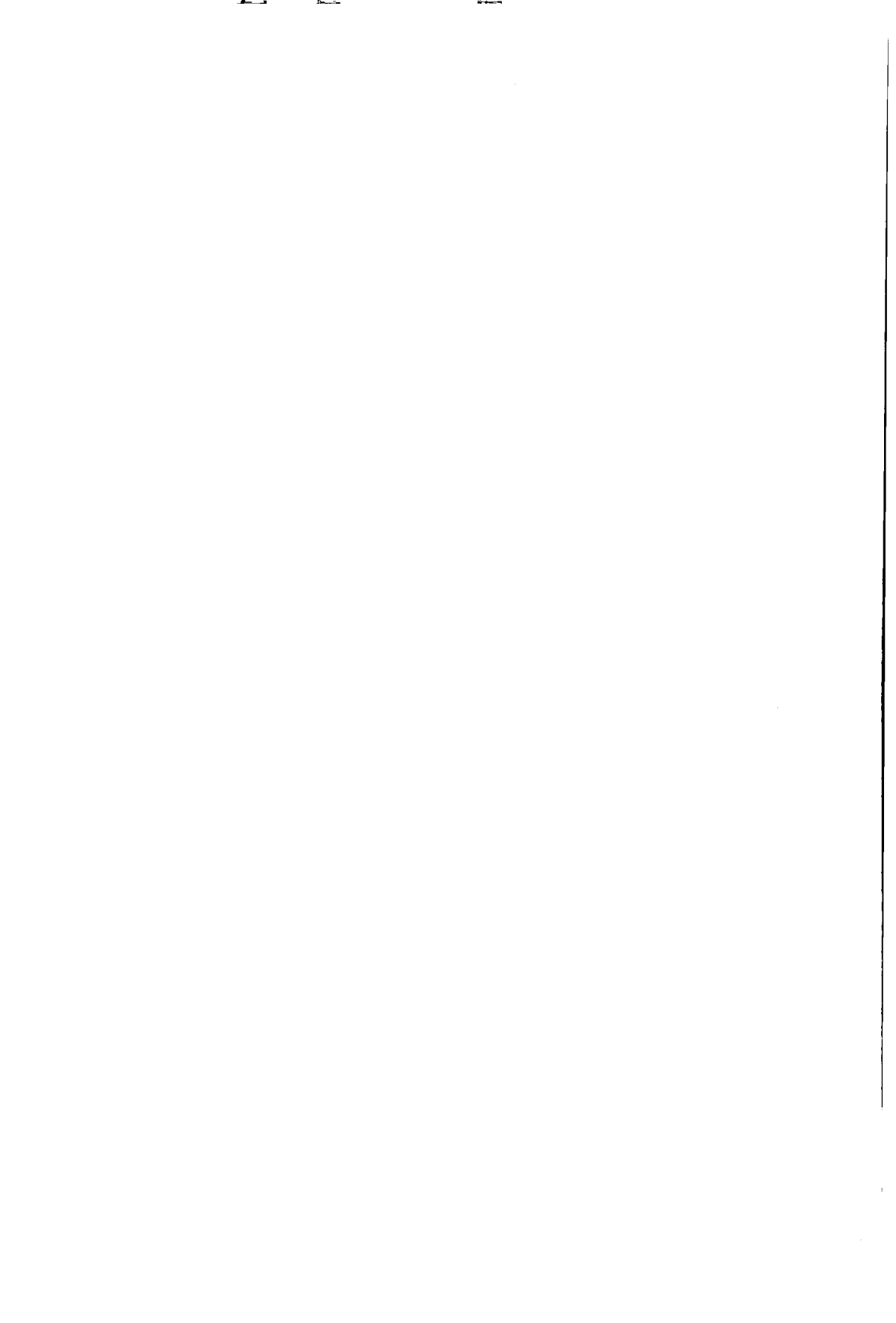


Comptes rendus



Jean EHRARD

Professeur émérite à l'Université de Clermont-Ferrand II

Réflexions sur l'Histoire de la culture hongroise de Béla Köpeczi, Budapest, Corvina, 1994

Présenter en 340 pages onze siècles de culture hongroise relevait de la gageure. Le risque était celui des panoramas : soit des généralités superficielles, soit un catalogue de faits, de dates et de noms propres, vite fastidieux. L'ouvrage a été sauvé de ces deux écueils par son ambition intellectuelle, lucidement définie dans les pages liminaires (7-9) où l'auteur explique comment il conçoit et la culture — dans une acception très large — et son histoire. À cette ambition parfaitement maîtrisée le livre doit sa respiration : un rythme d'exposé varié, souvent rapide mais qui sait également offrir au lecteur des pauses en s'arrêtant sur un personnage, une œuvre, un événement : ainsi, p. 93, sur le séjour de Montesquieu en Hongrie, objet de travaux antérieurs de B. Köpeczi. Celui-ci ne se refuse pas le plaisir de citadins poétiques et sa vive attention aux aspects sociaux et matériels de la culture sait faire parler des détails concrets, alimentation, vêtement : ainsi du chapeau melon de l'ouvrier qualifié de 1890... Et l'inévitable austérité de certaines pages s'éclaire parfois d'un sourire : « Le comte János Fekete (1741-1803) publie en 1781 un recueil intitulé *Mes rapsodies*, grâce auquel il entre en contact avec Voltaire, en lui envoyant non seulement ses vers, mais aussi des pièces de vin de Tokaj. Voltaire préféra le vin. » (p. 133).

Écrit en français et destiné aux publics francophones, le livre s'organise selon un axe fort, les relations entre la Hongrie et l'extérieur, en particulier avec la France. Il incite ainsi à réfléchir au paradoxe d'une culture ouverte sur le monde malgré l'hermétisme de sa langue. *Malgré ou grâce à ?* Je rapprocherais volontiers le paradoxe hongrois de celui de Montesquieu notant que les pays les plus fertiles ne sont pas à coup sûr les mieux cultivés. Ici également la difficulté est moins un obstacle qu'un stimulant. Aussi l'ouverture culturelle hongroise n'a-t-elle rien d'un éclectisme de surface : les Hongrois savent emprunter en restant eux-mêmes. Et l'auteur de tirer en une formule ramassée (p. 288) la leçon de cette expérience historique : « C'est dans la façon d'assimiler que se manifeste l'originalité. »

Salutaire mise en garde contre toutes les tentations de repli sur soi, la réflexion vaut peut-être pour d'autres que les Hongrois ; elle ne saurait en tout cas surprendre de la part d'un esprit nourri de la pensée des Lumières, d'un homme qui a tant fait, dans ses responsabilités professionnelles et publiques, pour les échanges entre l'Europe centrale et l'Occident. On permettra au dix-huitiémiste d'évoquer tout particulièrement le magnifique congrès de Budapest, en 1987, et l'attachante tradition — que l'on aimerait voir se poursuivre — des colloques de Mátrafüred. Pendant des années ces colloques ont été pour les spécialistes européens du XVIII^e siècle un lieu exceptionnel de comparaisons et de débats. À lire aujourd'hui B. Köpeczi on comprend mieux pourquoi l'initiative de ces rencontres si fécondes a été prise en Hongrie.

Il n'est pas d'ouvrage de synthèse, si dense soit-il (et celui-ci est aussi dense qu'il est alerte) où l'on ne puisse relever quelques affirmations un peu rapides. L'auteur de ces lignes, s'il aime la Hongrie, n'est pas suffisamment au fait de son histoire pour se hasarder à une analyse pointilliste. Je contesterai seulement, mais c'est un détail et il s'agit par ailleurs de textes que B. Köpeczi connaît mieux que moi, l'assertion empruntée à Batsányi (p. 137) selon laquelle la Hongrie aurait cessé à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e d'éveiller l'intérêt des écrivains français : vrai peut-être des plus grandes œuvres, mais pas des plus répandues, car c'est bien l'époque où le succès d'un roman de Pigault-Lebrun, puis d'un mélodrame de Pixérécourt, fait en France d'Imre Thököly (Tékéli) — mentionné ici à trois reprises pour son rôle historique — un héros populaire.

Du point de vue français encore je relèverai la place légitimement accordée à l'œuvre de G. Lukács, notamment pour ses travaux sur Balzac et Stendhal, mais en regrettant un peu que son nom n'apparaisse pas, symétriquement, dans les brefs paragraphes des pages 285-286 où est évoquée la présence de la culture hongroise en France après la seconde guerre mondiale. De nombreuses études ont été publiées au fil de ce demi-siècle dans notre pays sur le philosophe

hongrois. N'étant pas spécialiste du sujet, je ne sais trop quelle place elles font à l'histoire de sa réception en France. Mais je puis apporter à ce propos un modeste témoignage personnel : je suis en effet de ceux qui ont jadis eu accès — voici quarante ans — au marxisme ouvert de Lukács à travers l'œuvre théorique et critique de Lucien Goldman. Il est donc dommage que ce dernier nom, autrefois honni de la Sorbonne, n'apparaisse pas dans un ouvrage aussi judicieusement équitable que celui-ci.

Même en 330 pages serrées on ne peut tout dire, et B. Köpeczi dit beaucoup. Son élégant petit livre est une véritable somme, une somme exemplaire de savoir, de réflexion, de culture... Un ouvrage qu'au moment où la Communauté européenne s'interroge sur l'admission en son sein des nouvelles démocraties d'Europe centrale et orientale tout européen éclairé de l'ouest devrait lire. Mais plus encore qu'un beau livre, cette *Histoire de la culture hongroise* est l'expression d'un homme, de toute une œuvre de chercheur, d'enseignant, d'homme public, l'expression d'une vie. S'étonnera-t-on que le plus objectif des historiens puisse ainsi se peindre, discrètement mais fortement, dans ce que, pour notre culture à tous, il choisit d'écrire ?

Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN
Université Paris VII — Denis-Diderot

Béla Köpeczi, Histoire de la culture hongroise, Budapest, Corvina, 1994, 343 p.

Il nous faut saluer ce livre, qui par bien des aspects comble une lacune de taille dans les publications en langue française de ces dernières années. Certes, sur certains grands pans de la hungarologie, nous disposons des ouvrages importants que sont l'*Histoire de la Hongrie*¹ ou l'*Histoire de la littérature hongroise des origines à nos jours*.² Mais le livre dont il est ici question se différencie sur trois grands points des précédents : tout d'abord, il tente de tracer un tableau beaucoup plus vaste, qui, outre l'histoire générale ou l'histoire de la littérature, couvrirait tous les aspects, matériels et spirituels, de la civilisation hongroise ; ensuite, il se veut aussi ouvrage d'« initiation » (le terme est de B. Köpeczi) et de synthèse, rassemblant l'essentiel en moins de 350 pages ; enfin — et c'est ce qui le rend d'autant plus précieux pour le lecteur français — il est explicitement « destiné à un public francophone ».

Il est inutile de présenter l'auteur aux lecteurs de cette revue. Par son rôle dans la recherche historique hongroise,³ autant que par sa connaissance de la civilisation et de la langue françaises,⁴ Béla Köpeczi était particulièrement qualifié pour écrire ce livre.

Le titre de l'ouvrage appelle d'emblée quelques précisions : la préface de l'auteur est ici spécialement bienvenue, qui permet de saisir tout son dessein. B. Köpeczi entend ici le mot français *culture* au sens qu'on donne souvent à *civilisation* (sens très proche, en fait, de l'allemand *Kultur*) : ensemble fait à la fois de matériel et d'idéal, d'individus et de groupes sociaux, de faits et de valeurs.

Ou, pour reprendre les termes même de B. Köpeczi :

¹ Publ. sous la direction de Ervin Pamlényi, Budapest-Roanne, Corvina-Horvath, 1974, 632 p.

² Publ. sous la direction de Tibor Klaniczay, Budapest, Corvina Kiadó, 1980, 586 p.

³ Parmi les principaux ouvrages de Béla Köpeczi publiés en français — par l'auteur, ou sous sa direction — on citera *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle* (1971) ; *Paysannerie française — paysannerie hongroise, XVI^e-XX^e siècles* (avec Éva H. Balázs, 1973) ; *Noblesse française — noblesse hongroise* (avec Éva H. Balázs, 1983) ; *Hongrois et Français. De Louis XIV à la Révolution* (1983) ; *Intellectuels français, intellectuels hongrois* (avec J. Le Goff, 1985) ; *Histoire de la Transylvanie* (1993).

⁴ La quatrième de couverture du livre nous rappelle les liens de l'auteur avec la France, en sa qualité d'ancien étudiant à l'École Normale Supérieure, et de *doctor honoris causa* de l'Université Paris III.

« L'histoire de la culture doit étudier :

1. le système des idées, des croyances et des religions des différents groupes de la société,
2. les créateurs et les diffuseurs des biens culturels,
3. les institutions qui propagent la culture,
4. les connaissances scientifiques et techniques d'une période donnée et la façon dont on s'en sert,
5. les valeurs artistiques et leur réception,
6. les modes de vie des diverses couches de la société,
7. les influences étrangères qui contribuent à la formation des cultures autochtones,
8. les éléments de la continuité et de la rupture. » (p. 8, préface).⁵

Dans la présentation d'un tel réseau complexe, l'événementiel sert essentiellement la compréhension thématique. Comme, par ailleurs, l'ouvrage va des origines finno-ougriennes à l'époque la plus récente (1991), et qu'une évolution sur une période si longue ne peut être décrite sans découpage chronologique — point toujours délicat — B. Kőpeczi a voulu échapper à des limites événementielles trop précises. Il donnera sa préférence, pour chaque période, aux grands traits de civilisation lui semblant la caractériser. Ainsi, le chapitre consacré à ce qu'on nomme habituellement l'« ère des Réformes » (entre 1825 et 1849) reçoit ici le titre « Éveil national et romantisme », ce qui rend bien l'esprit du temps : adoption de la langue hongroise à la Diète (à la place du latin et de l'allemand) ; lien marqué entre la scène politique et le monde des grands intellectuels et artistes de l'époque ; imaginaire romantique fournissant son éclairage à la révolution de 1848. Il va de soi que, selon les périodes, l'accent se porte plutôt sur tel ou tel aspect de la civilisation : s'agissant de « La culture féodale », l'organisation sociale et religieuse, ainsi que la vie quotidienne, prendront plus d'importance ; pour « La Renaissance et la Réforme », en revanche, les œuvres et le mouvement des idées, tant religieuses qu'intellectuelles, seront privilégiés.

« Ouvrage d'initiation » ne signifie pas pour autant de vulgarisation : le livre se veut aussi « ouvrage de référence », ce qu'atteste le sérieux de la bibliographie, qui en dix-sept pages regroupe, par périodes et par thèmes, un choix de livres et d'articles à consulter, en langue française et en langue hongroise. Un tableau chronologique (p. 311-314) énumère les souverains de 996 à 1916, puis les chefs d'État (depuis 1919), enfin les premiers ministres (depuis 1945). Un index des noms, très détaillé, clôt l'ouvrage.

Conformément aux intentions de l'auteur, les relations entre la France et la Hongrie, à différentes époques de leur histoire, reçoivent une attention particulière. Le lecteur français découvrira avec intérêt les jugements de certains compatriotes — écrivains, philosophes, voyageurs — sur la Hongrie de leur époque : Montesquieu (qui s'y rendit en 1728) et Voltaire ; bien plus tard, personnalités moins illustres, Auguste de Gérando, ou un intellectuel d'esprit plus radical, tel l'un des frères Reclus, l'anarchiste Élisée (p. 212-213)... On connaît mieux — ou on croit mieux connaître — l'intérêt des Hongrois pour la France. Nombreux toutefois sont les passages du livre où l'attrait de ce pays, à travers les siècles, pour l'homme cultivé de Hongrie, se trouve éclairé par telle ou telle anecdote qui, dans son détail même, cristallise de façon imagée tout un réseau rationnel : ainsi les descriptions de Miklós Bethlen, en 1664, lors de sa venue à Paris (p. 109-110) ; celles de József Teleki, près d'un siècle plus tard (p. 138) ; ou encore, après l'échec de la conspiration jacobine, la traduction de la *Marseillaise* — la première en hongrois — par le célèbre linguiste et réformateur de la langue, Ferenc Verseghy. Dépassant l'anecdote, l'évocation, par B. Kőpeczi, de l'accueil fait au cartésianisme en Hongrie, dès les années 1650 et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (p. 95 ; p. 104), laisse voir l'importance d'une classe cultivée protestante (calviniste, surtout) dans la diffusion de ce rationalisme nouveau, qui en Hongrie et en Transylvanie (comme en de nombreux pays d'Europe) prenait tout son sens dans une lutte contre le féodalisme.

⁵ On se reportera aussi à *Objets et méthodes de l'histoire de la culture*, publ. sous la dir. de J. Le Goff et B. Kőpeczi, Budapest-Paris, 1982.

L'auteur connaît particulièrement bien les XVII^e et XVIII^e siècles — en Hongrie comme en France — auxquels il a consacré plusieurs ouvrages de recherche.⁶ Le tableau qu'il en trace, à la fois synthétique et documenté, initie le lecteur français aussi bien au mouvement des idées des Lumières qu'à l'originalité de la poésie et des chants populaires des *kouroutz*.⁷ Pour ce qui concerne les rapports entre la France et la Hongrie, deux périodes ici se détachent plus nettement : le XVIII^e siècle et les Lumières ; le XIX^e siècle et ses mouvements politiques et sociaux. Au XVIII^e, c'est surtout la figure de François II Rákóczi qui domine, et ses liens privilégiés avec Louis XIV (p. 110-111). Au XIX^e, le contexte historique important étant celui de la Révolution française, c'est par rapport à elle que se dessine tout un nouveau courant progressiste : hommes politiques ou hommes de lettres seront ici nombreux à vouloir resserrer les liens entre une Hongrie jugée encore trop féodale, et une France gagnée d'un esprit nouveau. Les œuvres à portée politique publiées sous ces deux périodes seront parfois même écrites en français : c'est le cas des *Mémoires* de Rákóczi, qui, B. Köpeczi nous le rappelle, ont été rédigées en France, lors du séjour du prince à Grosbois (1717). Les œuvres ultérieures de Rákóczi, datant de son exil turc, sont à nouveau, pour une grande part, en langue française (p. 106). Au XIX^e siècle, moins d'auteurs hongrois écrivent en français, mais il n'est pas un intellectuel de l'époque qui, cherchant la liberté, n'ait les yeux tournés vers Paris : et B. Köpeczi cite fort à propos (p. 129) le beau poème de János Batsányi, « A franciaországi változásokra » (« Des changements survenus en France »), hommage à la Révolution.

En réalité, la fin du XVIII^e siècle et toute la première moitié du XIX^e ne doivent pas, dans un contexte hongrois, être vues de façon dissociée : un grand débat d'idées commence en Hongrie en 1792 (avec la conspiration de Martinovics), pour ne s'atténuer, d'une certaine façon, qu'en 1849 (avec l'échec de la révolution de 1848). L'« ère des Réformes » (1825-1849) trouve là son importance fondamentale, comme époque-charnière où les deux autres s'articulent.

Peut-être aurait-il fallu souligner davantage un fait de civilisation, en Hongrie, très remarquable pour le lecteur français, car très étranger à sa culture : la « *nyelvújítás* », ou « rénovation de la langue », phénomène dont la persistance permet de mieux saisir deux aspects essentiels des XVIII^e et XIX^e siècles hongrois⁸ — d'une part, la difficulté qu'il y aurait à distinguer, en un découpage arbitraire, ce qui appartient aux « Lumières », et ce qui relève du « Romantisme » ; d'autre part, tout au long de ces périodes, la force du lien qui unit scène littéraire et scène politique (à travers les figures, par exemple, d'un Bessenyei, d'un Kazinczy ou d'un Batsányi). Une présentation plus détaillée du grand courant de la « *nyelvújítás* », avec tout ce qu'elle implique de volonté d'émancipation face à Vienne, aurait permis de mieux relier certains événements dont la corrélation reste sans doute trop elliptique pour le profane : par exemple, le célèbre roman d'András Dugonics, *Etelka* (1784), dont B. Köpeczi nous dit avec justesse qu'il « expose l'idéologie de la résistance nobiliaire face au joséphisme » (p. 129), aurait pu être évoqué juste après la mention de l'édit de Joseph II (p. 115), qui rendait obligatoire l'emploi de la langue allemande dans l'administration et l'enseignement (secondaire et supérieur) : pour le lecteur français, de telles mises en rapport facilitent la compréhension.

⁶ Voir la note 3, *supra* — liste à laquelle on peut ajouter les trois ouvrages suivants, édités sous la direction de B. Köpeczi : *L'autobiographie d'un prince rebelle : Mémoires et une partie des Confessions de François II Rákóczi* (1977) ; *Mémoires du prince François II Rákóczi sur la guerre de Hongrie depuis 1703 jusqu'à sa fin* (avec I. Kovács, 1978) ; *Testament politique et moral du prince François II Rákóczi* (avec I. Borzsák et I. Kovács, 1987).

⁷ On se reportera avec intérêt aux p. 101-102 ; 121.

⁸ Sur la rénovation linguistique hongroise, l'ouvrage de référence à ce jour en français reste *L'édification de la langue hongroise*, par A. Sauvageot, Paris, Klincksieck, 1971 (cinquième partie, 225-272) ; de façon plus générale, sur la langue hongroise et son histoire, cet ouvrage reste la référence.

Dans un même ordre d'idées, on peut s'aventurer à dire que le titre choisi par l'auteur pour le chapitre couvrant la période 1918-1945,⁹ « Le néo-baroque », n'est peut-être pas assez évocateur pour un public français, même cultivé : celui-ci le comprendrait mieux s'il savait que ce terme, emprunté à l'historien hongrois Gyula Szekfű dans son livre *Három nemzedék és ami utána következik*¹⁰ (1934) — comme le signale B. Köpeczi, p. 225-226 — fait allusion à l'atmosphère de *ressentiment* (en français dans le texte de Szekfű) qui a suivi le traité de Trianon (pourrait-on parler de « L'ère du ressentiment » ?).¹¹

Toujours au chapitre « Le néo-baroque », un autre pan de l'histoire hongroise semble un peu rapidement traité : il s'agit de la République des Conseils (*Tanácsköztársaság*), qui, bien qu'elle ait été de très courte durée (21 mars-1^{er} août 1919), n'en a pas moins eu un retentissement considérable sur la vie culturelle hongroise, dans la mesure où de très grands écrivains et artistes de l'époque ont pu se poser en ardents défenseurs d'une ère nouvelle semblant s'inaugurer : ainsi, au plan littéraire, Zsigmond Móricz, Mihály Babits, Árpád Tóth ;¹² pour la musique, Béla Bartók et Zoltán Kodály ; pour l'esthétique avant-gardiste, Lajos Kassák ; et pour les théories sociales, György Lukács. Babits s'est vu attribuer alors une chaire d'Université, tandis qu'une direction des affaires culturelles a été confiée à Móricz, Bartók et Kodály. B. Köpeczi cite certes, en plusieurs endroits, les prises de parti d'aucuns face à la République des Conseils (Móricz, p. 201 ; Tóth, p. 204 ; Kassák, p. 231 ; György Lukács, p. 230), mais ne juge pas utile de fournir au lecteur français une vue plus globale sur l'engagement de tout une partie de l'intelligentsia, en 1918-1919. Sans doute l'auteur a-t-il voulu éviter une présentation d'un type trop partiel, où « partisans du pour » et « partisans du contre » s'opposeraient en une dichotomie sans finesse — présentation assez fréquente dans les pays de « culture dirigée », pour reprendre les termes de B. Köpeczi.

Le développement du communisme en Hongrie, sujet délicat, est traité rapidement lui aussi (p. 248-256), au chapitre avant-dernier, « Culture dirigée et continuité ». La trame des événements plus proprement « politiques » de la période 1945-1989 n'y est rappelée que de façon succincte, l'auteur ayant choisi de privilégier les aspects beaucoup moins connus du lecteur français.¹³ L'évolution sociale et culturelle du pays, sous l'angle matériel (par exemple, l'urbanisation et ses conséquences au plan des conditions de vie, p. 257-259) autant qu'intellectuel (l'enseignement et l'édition¹⁴). L'évolution de la « mentalité quotidienne », surtout à partir des années 1970, est

⁹ Une erreur malencontreuse s'est glissée dans le paragraphe introducteur du chapitre (p. 218) : au lieu de « L'époque qui va de 1819 à nos jours... », lire « L'époque qui va de 1918 à nos jours... ».

¹⁰ Traduction du titre (É. C.-F.) : *Trois générations, et ce qui a suivi*.

¹¹ B. Köpeczi, p. 226 : « Il [Szekfű] condamne la société dite néo-baroque, la classe dirigeante qui refuse les réformes et il se rapproche de certaines positions du mouvement populiste-nationaliste » ; on lit en effet, dans *Három nemzedék* : « Le néo-baroque diffère substantiellement du baroque hongrois du XVIII^e, ce qui est tout naturel, puisque ses racines sont autres. Dans cette nouvelle formation sociale, il règne une sorte de *ressentiment* [en français dans le texte], par où la phraséologie populiste des révolutionnaires se détourne de l'homme de la rue (...), et, si elle prétend encore créer pour lui, le fait à la façon baroque des grands seigneurs... » (*op. cit.*, Budapest, ÁKV-Mæcenas Reprint, 1988, livre V, chap. II, p. 405 ; la traduction est la nôtre, É. C.-F.).

¹² Sans parler du très jeune Gyula Illyés, qui n'écrira que plus tard, mais que l'effervescence de la République des Conseils aura profondément marqué (son engagement comme simple soldat, pendant la révolution de 1918, est mentionné par B. Köpeczi, p. 234).

¹³ Parmi les ouvrages plus récents parus à ce jour en langue française, on mentionnerait par exemple *De Béla Kun à János Kádár, histoire du communisme hongrois*, par Miklós Molnár, Paris-Genève, Presses de la fondation nationale des sciences politiques - Institut universitaire de hautes études internationales, 1987, 335 p.

¹⁴ Rappelons que B. Köpeczi a été ministre de la culture et de l'éducation entre 1982 et 1988.

esquissée de façon nuancée (« Un mélange curieux s'est produit dans le système des valeurs où se heurtaient un égalitarisme élémentaire et les idéaux de la société de consommation... »).¹⁵

Outre une présentation détaillée de la littérature hongroise après 1945, où une quinzaine d'auteurs ont retenu plus particulièrement l'attention (p. 267-273), le lecteur se voit offrir une vue d'ensemble sur nombre d'autres domaines culturels : la musique, les arts plastiques, le cinéma, l'histoire, les sciences humaines (p. 274-282)... Dans ce panorama, les sciences exactes ne sont pas oubliées, puisqu'elles font l'objet d'un rapide survol, où se trouvent évoqués près d'une vingtaine de chercheurs et d'instituts (p. 282-283). Pour finir, l'examen des relations entre la France et la Hongrie (enseignement du français en Hongrie, en particulier dans les lycées bilingues ; développement de la hungarologie, dans les universités françaises ; traduction de nombreuses œuvres de la littérature hongroise, depuis une dizaine d'années).¹⁶

On pourrait, dans une certaine mesure, contester l'absence de toute référence au sport en Hongrie depuis 1945 — le sport s'inscrit bien, pour reprendre la définition de l'auteur, dans « les modes de vie des différentes couches de la société »¹⁷ — mais ce point peut se discuter : on ne saurait déterminer ici ce qui relève de l'originalité du mode de vie hongrois, et ce qui relève bien plutôt d'une tradition observable dans les pays de « culture dirigée ».¹⁸

Quant à la psychanalyse, son absence, parmi les sciences humaines, s'explique aisément, pour la période horthyste comme pour la période 1945-1956, par le caractère nécessairement confidentiel de l'Association Psychanalytique Hongroise. Toutefois, pour la période qui précède (1908-1921), on aurait pu rappeler le rôle, dans la genèse de la talentueuse école hongroise, d'intellectuels de renom comme, par exemple, Ignóty (1869-1949), l'un des cinq fondateurs de l'Association, et qui n'était autre que le rédacteur en chef de la célèbre revue *Nyugat* (p. 198).

Le style de l'ouvrage, de lecture aisée et d'une grande clarté, ne laisse guère deviner au lecteur que l'auteur est étranger. Tout au plus relève-t-on quelques inexactitudes ou maladresses dans l'emploi de certains mots français, du reste peu courants : ainsi, aux p. 22 et 27, on trouve respectivement « kabares » et « Khabars » pour renvoyer aux Kabardes (mais « Tcherkesses » aurait sans doute mieux convenu au lecteur français non spécialiste) ;¹⁹ ou encore (p. 23, 24, 44, et surtout p. 43), plutôt que du « Notaire » Anonyme (*Anonymus*), mieux vaudrait parler (à nouveau, nous supposons le lecteur français non spécialiste) du « Clerc » Anonyme, pour rendre le terme latin *Notarius*, familier seulement des médiévistes ; enfin, à l'époque contemporaine, la convention en France veut que l'on n'emploie pas les sigles anglo-saxons pour les termes de macro-économie, mais leur transposition en sigles français : ainsi, on ne dira pas « GNP » (*Gross National Product*), mais « PNB » (produit national brut). Ce ne sont toutefois là que remarques de détail.

Plus problématique est l'usage fait par l'auteur de la traduction, en français, du titre original d'œuvres hongroises : ouvrages littéraires (romans, essais), œuvres musicales, films... ; parfois s'introduit un contresens, comme c'est le cas pour l'essai de Széchenyi, *Világ*, qui devient *Monde* (p. 141) — alors qu'il s'agit de *Lumière* ; mais la plupart du temps, le problème vient surtout de ce que l'œuvre en question est connue en France sous un autre titre que celui ici utilisé. Les exemples

¹⁵ V. l'ensemble de la p. 261.

¹⁶ La création d'une chaîne de télévision hongroise (*Duna*), diffusant ses émissions à l'étranger, est malheureusement trop récente (1^{er} janvier 1994) pour que l'auteur ait pu faire état de son existence. Elle appartiendrait pourtant à l'« histoire de la culture » (v. *supra*, la définition qu'en donne B. Köpeczi), puisqu'elle constitue un « diffuseur de biens culturels » — s'efforçant surtout, en tant que chaîne éducative et culturelle, de s'orienter vers les intérêts culturels des communautés hungarophones de l'étranger.

¹⁷ À nouveau, v. *supra*.

¹⁸ Ainsi dans le cas des échecs, qui, comme on sait, ont dans tous les pays de l'ancienne Europe communiste le statut d'un sport à part entière.

¹⁹ V. *Le Petit Robert des noms propres*, nouvelle édition refondue et augmentée, 1995, Paris, éditions LE ROBERT, p. 1101.

sont assez nombreux ; ainsi le roman de Kálmán Mikszáth, *A Noszty fiú esete Tóth Marival* a été publié en français sous le titre : *Le cas du jeune Noszty avec la Marie Tóth*²⁰ (et non : « L'histoire d'un cas curieux », p. 197) ; *Édes Anna*, de Dezső Kosztolányi, a donné deux traductions successives, *Absolve Domine*²¹ et *Anna la Douce*²² (mais pas : « Anna Édes », p. 204) ; *A fekete kolostor*, d'Aladár Kuncz, est devenu : *Le monastère noir*²³ (et non « Noirmoutier », p. 237) ; ou encore, en musique, le *Csodálatos Mandarin* de Béla Bartók est connu comme *Le mandarin merveilleux* (et non, p. 208 : « Le mandarin miraculeux ») ; au cinéma, le film de Péter Gothár, *Megáll az idő* (qui attirera l'attention de la critique française, en 1982) est sorti sur les écrans sous le titre : *Le temps suspendu* (et non : « Le temps s'arrête », p. 274). Certes, les titres adoptés pour la diffusion de ces œuvres en France sont arbitraires, mais les fournir avec précision permet au lecteur de retrouver plus aisément la trace, s'il le souhaite, de tel livre, telle musique ou tel film.

Dans le même ordre d'idées, au chapitre « Culture dirigée et continuité », on regrette que l'auteur n'ait pas, traitant des œuvres littéraires contemporaines, fait de distinction entre celles effectivement parues en langue française, et celles qui n'ont pas encore paru, mais dont le titre est ici traduit (le plus souvent, de façon littérale). Le lecteur ne maniant pas le hongrois ne sait pas si les ouvrages évoqués sont accessibles ou non dans sa langue, et l'on souhaiterait, à côté de la très documentée bibliographie historique et thématique (et de l'index des noms), une bibliographie des ouvrages récents — poésies, essais, romans... — déjà traduits en français. Enfin — toujours dans le souci de faciliter l'accès aux sources — on peut regretter que l'auteur n'ait pas, dans sa bibliographie, fourni le nom des éditeurs, à côté du lieu et de la date de publication.

L'impression de ce livre s'est faite à Budapest, et l'on peut remercier les éditions Corvina d'avoir rendu possible sa parution. Signalons toutefois que la clarté de la langue de l'auteur est parfois gâtée par les coupures de fin de ligne, qui ne respectent pas les normes orthographiques du français : découpages de type « pa - rlent » (p. 8), « voulaï - ent » (p. 183) etc.

L'ouvrage de Béla Köpeczi est une somme. Le lecteur français sort pourtant de cette « initiation à la culture hongroise » avec le sentiment d'une curiosité plus attisée encore, tant il est vrai que cet ouvrage vérifie la loi des livres réussis : susciter le désir d'autres lectures, qui viendraient enrichir et compléter celle-ci. On attend avec impatience, en particulier, une « Histoire des sciences en Hongrie », qui, en langue française, ferait connaître au public francophone tout ce dont la science est redevable à la communauté scientifique hongroise — même en sa diaspora.

György GALAMB
Université Attila József de Szeged

Tibor Klaniczay—Gábor Klaniczay, Szent Margit legendái és stigmái (Les légendes et les stigmates de sainte Marguerite), Budapest, Argumentum, 1994, 255 p.

²⁰ Trad. de János Körössy, revue par Anne-Marie de Backer, Budapest, Corvina, 1977.

²¹ Trad. de Maxime Beaufort, Paris, Sorlot, 1944.

²² Trad. d'Eva Vingiano de Piña Martins, Paris, Viviane Hamy, 1992.

²³ Adaptation de L. Gara et M. Piermont, Paris, Gallimard, 1937.

Il est extrêmement rare qu'un ouvrage scientifique expressément consacré à un thème, en l'occurrence celui du culte et des légendes de sainte Marguerite de Hongrie, contienne deux études distinctes, écrites par deux auteurs spécialistes de domaines différents, l'un historien de la littérature, l'autre historien et qui, de plus, sont père et fils.

Tibor Klaniczay, le père, décédé en 1992, a occupé jusqu'à sa mort le poste de directeur de l'Institut des Sciences littéraires de l'Académie des Sciences de Hongrie. Il fut l'une des personnalités marquantes des dernières décennies dans le domaine de l'histoire de la littérature du Moyen Âge, de la Renaissance et de l'époque baroque en Hongrie. Grand érudit, il entretint de nombreuses relations internationales. Son fils, Gábor Klaniczay, chercheur médiéviste, s'est spécialisé dans l'étude du culte des saints et de la sainteté royale. Il a introduit avec succès parmi les historiens hongrois de nouvelles méthodes de recherche, découvertes et appliquées dans le domaine de l'histoire notamment par les médiévistes français. L'introduction rédigée par Gábor Klaniczay, évoquant son père sur un ton personnel, est à la fois inhabituelle et pleine d'humanité. Il y montre comment deux personnes de générations et d'intérêts différents ont pu s'inspirer mutuellement. Les deux études de ce volume ont été réalisées à l'occasion d'une conférence organisée en 1990 à Venise par la Fondazione Cini. Les auteurs ont poursuivi leurs recherches malgré le voyage d'études que Gábor fit aux États-Unis et l'état de santé de plus en plus préoccupant de son père. « Je conserve les souvenirs chers et douloureux de quelques conversations téléphoniques que nous eûmes, sur le mode étudiantin, mais attristé par l'éloignement. Toutefois, je m'étonne encore aujourd'hui sous quels prétextes singuliers nos derniers entretiens se sont déroulés. En y repensant, il me semble que je voulais avant tout que nous vivions pour la première fois l'expérience d'une recherche scientifique en commun, la joie des découvertes faites ensemble. »

Après les saints rois et princes hongrois du XI^e siècle, deux princesses furent connues en Europe. Élisabeth, fille d'André II, épouse de Louis, marquis de Thuringe, fut canonisée en 1235, peu de temps après sa mort survenue en 1231 ; son culte se répandit dans toute l'Allemagne. Marguerite, fille de Béla IV ne fut canonisée qu'au XX^e siècle, et n'était connue au Moyen Âge qu'en Italie, où son culte se développa aux XIV^e-XV^e siècles. Les légendes relatant leur vie et leurs miracles sont des monuments de l'histoire de la littérature hongroise.

Dans son étude intitulée *A Margit-legendák történetének revíziója* (Révision de l'histoire des légendes de sainte Marguerite), par une approche philologique de faits de l'histoire de l'ordre des dominicains, Tibor Klaniczay obtient des résultats surprenants par rapport aux opinions traditionnelles dans ce domaine. Il se penche sur le personnage de Tommaso Caffarini, prieur du couvent dominicain de Venise, qui a déployé une intense activité en faveur de la canonisation de sainte Catherine de Sicile, et a recueilli et utilisé les légendes de sainte Marguerite, elle-même également religieuse dominicaine, au service d'une propagande efficace. Pour les besoins de la cause, il eut recours aux représentations iconographiques des stigmates de Marguerite qui étaient diffusées partout en Italie depuis 1340.

Mais en 1409, Caffarini apprit de ses confrères que ce n'était pas Marguerite, mais une autre sainte hongroise, Hélène, qui portait les stigmates. Afin de ne pas compromettre la canonisation de Catherine, il renonça aux images de sainte Marguerite stigmatisée. Il n'en reste pas moins que grâce à ce prieur érudit, la recherche moderne s'est trouvée enrichie de la connaissance des légendes de sainte Marguerite, fondamentales pour les chercheurs de l'histoire culturelle hongroise. L'une des versions, que l'auteur appelle *legenda vetus*, fut envoyée par Grégoire, provincial hongrois de l'ordre, à Caffarini. Ce dernier disposait dès l'origine d'une autre version, la *legenda maior*. Une troisième version, la légende de *Pise*, était conservée à cette époque à San Pietro di Castello, un autre couvent vénitien ; il n'en subsiste que deux chapitres (l'un d'eux traite précisément des stigmates), insérés par Caffarini dans un de ses ouvrages en faveur de la canonisation de sainte Catherine, *Libellus de supplemento*, et dans une *Chronica* de Girolamo Borselli, qui vécut à la fin du XV^e siècle.

Tibor Klaniczay démontre que la version de la *legenda vetus* parvenue à Venise par l'intermédiaire de Grégoire concorde avec l'original rédigé par Marcellus, le confesseur même de

Marguerite. Cette légende étant totalement inconnue en occident avant 1409, la *legenda maior* et la *legenda minor*, compilées au XIV^e siècle, n'ont donc pas pu s'en inspirer.

Selon l'auteur, c'est au sujet de la plus ancienne, la *legenda maior* rédigée vers 1340, que Caffarini a écrit qu'elle était « plus belle et plus complète » que la *legenda vetus*. À l'époque du prieur, mais déjà au siècle précédent, son style plus délicat et coloré la rendait plus conforme aux exigences de la dévotion publique. Tibor Klaniczay affirme que la *legenda maior* était inconnue en Hongrie, il est donc impossible de considérer l'année 1340 comme la date après laquelle la compilation de Marcellus a perdu toute importance, et par conséquent de faire de cette date l'*ante quem* de la création de la version hongroise.

La question centrale de cette étude est celle de la légende dite *de Naples*. Selon l'opinion actuellement dominante, formée par les recherches de Jenő Koltay-Kastner et de László Mezey, la *legenda maior* aurait été produite à la cour de Naples, inspirée par les idées de pères franciscains, et sur la base d'informations données par Élisabeth, fille d'Étienne V, roi de Hongrie, qui avait passé sa jeunesse avec sa tante, Marguerite, au cloître de dominicaines de Nyúlziget (l'île aux Lièvres) sur le Danube, avant de devenir mère supérieure du couvent de San Pietro in Castello à Naples. Mais à l'appui d'arguments historiques et philologiques, Tibor Klaniczay démontre que la légende conservée à la Biblioteca Nazionale de Naples se trouvait auparavant à Florence. Il démontre en outre que les informations de la *legenda maior* représentant un excédent par rapport à celles de la *legenda vetus*, ne sont pas dues à Élisabeth, mais sont des lieux communs ou bien remontent à un passage disparu du procès verbal de la tentative de canonisation de 1276.

L'autre problème dont la solution diverge de l'opinion établie est le rapport de la *legenda maior* et de la *legenda minor*. Selon son introduction, cette dernière aurait été rédigée en 1340 par Garin de Gy l'Évêque (Garinus) à la cour d'Avignon sur l'ordre de Hugues de Vaucemain, magistère général. Selon l'auteur, la version étendue, la *legenda maior* n'a pas été créée à Naples sous l'influence spirituelle franciscaine, mais elle serait probablement aussi l'œuvre de Garinus (qui pouvait disposer des procès-verbaux de 1276 conservés en Avignon), et elle serait de toutes façons antérieure, tandis que la *legenda minor* est une version postérieure et abrégée.

Par la suite, l'auteur étudie la question des stigmates de sainte Marguerite en relation avec la version que Caffarini apporta de Pise et qui fut ensuite perdue. Il n'en subsiste que deux fragments, l'un cité par Caffarini dans un passage du *Libellus*, l'autre dans un écrit de Girolamo Borselli qui remonte à la traduction en italien de l'annexe d'un ouvrage mystique, le *Miroir des âmes simples*, attribué par erreur à Marguerite.

De même que Caffarini, Borselli avait lui aussi de bonnes raisons de suggérer que Marguerite portait les stigmates. Il avait également pour but de propager la sainteté de Catherine de Sienna. Les franciscains avaient en effet obtenu en 1472 que le pape Sixte IV interdise de représenter les stigmates sur les portraits des saints. Borselli, dans le cadre de la contre-propagande dominicaine, utilisa dans son ouvrage tout ce que la légende *de Pise* contenait au sujet des stigmates de sainte Marguerite. En ce qui concerne la légende *de Pise*, Tibor Klaniczay est d'avis qu'elle a pu être écrite par un auteur d'origine italienne, mais à la cour papale, comme l'atteste le procès-verbal qui y est conservé, ainsi que le fait que l'auteur inconnu s'est appuyé sur la *legenda maior*. Il en situe la rédaction dans la période comprise entre 1340 et 1398.

L'étude de Tibor Klaniczay témoigne à la fois d'une vaste érudition et de l'aptitude à découvrir les corrélations entre des fragments de faits philologiques, et à mettre en concordance des sources hagiographiques et iconographiques. Ses résultats sont fondés sur une perspective qui rassemble dans un seul contexte des questions d'histoire, d'histoire culturelle, religieuse et littéraire. Cela lui a permis de récrire – alors qu'il était frappé d'une maladie incurable – un des chapitres fondamentaux de l'histoire médiévale hongroise.

La seconde étude de ce volume a pour titre *A női szentség mintái Közép-Európában és Itáliában* (Les modèles de la sainteté féminine en Europe centrale et en Italie). L'auteur, Gábor Klaniczay, a étudié le même sujet historique en utilisant les mêmes sources hagiographiques et iconographiques, mais selon d'autres points de vue. Il examine d'abord de quelle façon le nouveau modèle de sainteté inspiré par les ordres mendiants, en premier lieu par les franciscains, qui met

l'accent sur la vie d'ascèse et non sur les miracles posthumes, s'est répandu dans les cours royales et princières d'Europe centrale en suivant l'exemple de sainte Élisabeth de Hongrie. D'autres saintes, Hedvige de Silésie, Agnès de Bohême et sa sœur Anne, Marguerite de Hongrie et ses sœurs Kinga et Yolande mariées en Pologne, Salomé, fille du duc de Cracovie et Sandomierz, et enfin la bienheureuse Élisabeth de Töss, fille d'André III, roi de Hongrie ont toutes eu pour fonction de sanctifier leur dynastie en lui faisant acquérir le plus grand prestige, ce qui n'était pas sans intérêt au cours des rivalités dynastiques. Par ailleurs, ce processus contribua à raviver la notion archaïque de la *beata stirps*.

Partant de là, l'auteur traite en détail de la représentation de la « cour céleste » apparue au XIII^e siècle et étroitement liée au culte des rois saints. Certaines cours commencèrent à fonctionner sur le modèle de la « cour céleste », dont l'image s'enrichit à cette époque des idées liées au culte de la Vierge Marie. Sa cour était constituée de princesses, les saintes. Elles-mêmes s'entouraient d'une communauté ascétique rassemblant les membres féminins de leur famille, qui en développant l'arsenal symbolique du renoncement, représentaient la contrepartie des cours temporelles – et acquéraient parallèlement une influence politique de plus en plus considérable.

L'analyse porte ensuite sur le rôle des confesseurs dans l'élaboration du modèle de sainteté des princesses, et dans la diffusion de ce modèle à l'aide de légendes qu'ils avaient souvent écrites eux-mêmes. L'auteur souligne le fait que les confesseurs, en dirigeant la vie spirituelle des princesses, influencèrent la politique dynastique et la vie culturelle des cours.

Gábor Klaniczay ne se contente pas d'éclairer d'un jour nouveau le milieu religieux et culturel des cours d'Europe centrale, il rapproche également des modèles italiens les modèles de sainteté féminine qui s'y développent. Ceux-ci sont liés à l'idéologie des ordres mendiants, aux formes extrêmes de l'ascétisme, aux actions caritatives, aux préoccupations politiques, tandis que la spiritualité des saintes italiennes est profondément marquée par le concept de *sponsa Christi* imprégné d'une forte charge sensuelle, souvent érotique, exprimée par des visions presque sacrilèges. Les stigmates se révélèrent un attribut important de ces saintes. C'est cette exigence qui modifia l'image des princesses saintes ayant vécu à l'origine dans un tout autre milieu. Au cours du processus de rivalité opposant la sainteté d'Élisabeth et de Marguerite en Italie, on leur attribua les stigmates et le miracle des roses, motifs qui furent intégrés dans la version italienne de leurs légendes, représentés sur leurs portraits peints en Italie et ajoutés dans l'annexe de la version italienne du *Miroir des âmes simples*.

C'est sur ce point que se rejoignent les raisonnements, par ailleurs indépendants des deux chercheurs, père et fils, tout comme se rejoignent dans l'Europe médiévale à la fois diverse et unie, les idées, les mentalités religieuses, les traditions culturelles et les différents modes de transmission des textes.

(Traduit du hongrois par Chantal Philippe)

Géza SZÁSZ
Université Attila József de Szeged

Gyula Kristó (dir.), Pál Engel et Ferenc Makk (réd.), Korai magyar történeti lexikon.
(Dictionnaire de l'histoire du Moyen Âge hongrois), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1995, 758 p.

Depuis plus d'un siècle, les historiens hongrois se penchent avec un intérêt particulier sur l'histoire du Moyen Âge hongrois. Un premier élan a été pris dans les recherches lors des préparatifs des festivités de 1896, millénaire de l'occupation du territoire. En même temps, les exigences d'un public attentif ont poussé les spécialistes d'une part à rédiger des ouvrages généraux

vulgarisant l'histoire de la Hongrie¹ et d'autre part à procéder à une étude approfondie des sources et à mettre en lumière tous les aspects obscurs du Moyen Âge.

Cette double tradition restant vivante, les médiévistes hongrois se sont attaqués au Moyen Âge de plusieurs côtés. Les tâches qui les attendaient étaient nombreuses ; il fallait non seulement « écrire l'histoire », mais aussi mener à bien les recherches fondamentales, déchiffrer et réunir les diplômes royaux et autres documents, établir des chronologies etc.

L'étendue des recherches (et les résultats, bien sûr) ont exigé et en même temps rendu possible la publication de synthèses érudites² et d'ouvrages auxiliaires. Ainsi s'est imposée, dans les années 1980, l'idée d'une « Encyclopédie de l'histoire des hautes époques de la terre et du peuple hongrois », recouvrant toute la protohistoire du peuple hongrois, l'histoire du bassin des Carpates depuis les Huns jusqu'à l'installation des Hongrois ainsi que l'histoire de la Hongrie de 895 à 1387. Une première tentative fut en 1987 la publication d'une brochure rassemblant quelque 27 articles ; mais le projet, pour des raisons d'ordre surtout financier, n'aboutit pas. Pourtant, les directeurs des grands ateliers médiévistes (Université de Budapest, Université de Szeged, Institut des Sciences Historiques) ont décidé de conserver et de réunir les résultats de leurs recherches dans un *Dictionnaire de l'histoire du Moyen Âge hongrois* auquel collaboreraient tous les médiévistes d'expression hongroise, spécialistes de tel ou tel domaine. Le résultat est un ouvrage volumineux de 758 pages (dont le lexique en occupe 726) contenant plus de deux mille articles et 47 unités cartographiques souvent inédites.

Les deux rédacteurs, Pál Engel (Budapest) et Ferenc Makk (Szeged) ont dû enfin organiser et « uniformiser » le travail de 168 historiens, géographes, linguistes ou littéraires, enseignants et chercheurs appartenant à des universités hongroises ou étrangères. Nous retrouvons parmi eux les figures les plus éminentes de l'historiographie hongroise des années 1960-1990, aujourd'hui décédées (K. Benda, E. Fügedi, L. Makkai) ou encore en activité (I. Bertényi, S. Csernus, P. Engel, W. Endrei, G. Heckenast, G. Klaniczay, Gy. Kristó, K. Szántó, J. Török ou L. Veszprémy) et... des jeunes (pour ne citer que les noms de Z. Kordé, L. Koszta, F. Piti).

Pourquoi un *Dictionnaire de l'histoire du Moyen Âge hongrois*? Dans la préface, le directeur Gyula Kristó essaie de nous en donner une explication claire et concrétisante. Le lexique veut être celui des hautes époques car il présente, décrit ou explique les événements, processus, notions ou personnages relatifs aux premiers siècles de l'histoire de la Hongrie (*rozgonyi csata, rendiség, jobbágyság, Bánk ou Lukács esztergomi érsek*)³, du IX^e au XIV^e siècle.

Pourquoi alors ces dates-limites ? Le choix de l'an 1387 comme terme paraît juste ; outre le changement dynastique qui s'est opéré entre les Anjou de Naples et les Luxembourg (avènement de Sigismond, futur empereur germanique), de lentes évolutions économiques et sociales commencent alors à transformer l'image de la Hongrie. Cependant, l'histoire n'est pas « close » en 1387 : lorsque nécessité il y a, on poursuit le processus même au-delà de la limite séparant le XIV^e siècle du XV^e.

Il serait plus difficile d'expliquer pourquoi l'histoire commence aux premières années du IX^e siècle, alors que le peuple hongrois avait déjà connu plusieurs siècles d'existence « autonome ». Une autre raison « contre » pourrait être que l'État hongrois médiéval, en tant que tel, ne sera « fondé » qu'aux environs de l'An Mil. La principale raison « pour » est que les années en question marquent un moment où les tribus hongroises, migrant alors sur les steppes du sud de la Russie, apparaissent dans les sources « musulmanes », écrites en arabe ou en langue persane, telles les œuvres d'Ibn Rusteh (*Ibn Ruszta*) ou Gardizi (*Gardézi*). Contexte littéraire ou international, donc. Par

¹ Nous pensons ici surtout aux ouvrages parus à la fin du XIX^e siècle sous la direction de H. Marczali et à l'*Histoire de la Hongrie* de Gy. Szekfű et B. Hóman, œuvre fondamentale de l'historiographie hongroise.

² La grande synthèse doit être une *Histoire de la Hongrie* en dix volumes, publiée sous la direction de Gy. Székely, série encore incomplète.

³ Les mots hongrois en italique représentent les titres des articles du Dictionnaire.

conséquent, la protohistoire antérieure à 800 devait être le sujet d'un seul article de synthèse de 7 colonnes aux nombreux renvois (*magyar őstörténet*).

Une deuxième raison, valable en ce cas pour le bassin des Carpates, réside dans le fait que pendant les premières années du IX^e siècle, un changement majeur s'opère sur le territoire de la Hongrie actuelle : l'empire des Avars disparaît et un nouvel ordre politico-ethnique est en train de se former. La partie occidentale de l'ancienne Pannonie sera contrôlée par une marche carolingienne (*Oriens*), le nord par les Moraves et le sud-est par des Bulgares. Naturellement, ces changements ont aussi laissé des traces dans les trouvailles archéologiques. L'an 800 marque ainsi une césure nette dans l'histoire du bassin des Carpates, et rend la discontinuité évidente ; ce qui ne peut que mieux souligner le caractère continu de l'histoire du peuple hongrois. Même s'il doit s'écouler encore presque un siècle jusqu'à l'installation définitive, ce territoire doit figurer dans toute description de l'histoire de la Hongrie ; comme l'histoire de la Gaule dans les histoires de France. Et cela pour comprendre dans quel milieu nos ancêtres se sont trouvés en 895-896.

Malgré l'adjectif *hongrois* du titre, le lexique ne peut pas se limiter à l'histoire exclusive d'un seul peuple, les Hongrois. Ce serait d'ailleurs impossible, étant donné la grande variété des peuples présents dans le bassin des Carpates et aussi le fait que l'État hongrois médiéval se définit comme une grande puissance, conquérante (et souvent belliciste). Ces seules circonstances obligeraient l'historien à ouvrir les fenêtres non seulement sur les pays ou peuples voisins, mais (avec quelques restrictions, bien sûr) sur tout ce qui peut influencer l'histoire hongroise de l'extérieur (tels les ordres monastiques, *szerzetesrendek*) et sur tous ceux qui y ont joué un rôle plus ou moins important. Ainsi pouvons-nous rencontrer dans le Lexique Charlemagne (*[Nagy] Károly*), mais aussi Joinville ou Geoffroy de Villehardouin. Les relations entre les Hongrois et les autres peuples ou États d'Europe sont également systématisées et classées selon le partenaire en question (p. ex. *velencei—magyar kapcsolatok*). Tenant compte du fait que les Hongrois n'étaient pas les seuls habitants du bassin des Carpates entre le X^e et le XIV^e siècle, le Lexique se charge de présenter également l'histoire de nos co-habitants (p. ex. *tótok*).

Malgré toute sa complexité, le Dictionnaire est, pour l'essentiel, volontairement limité à l'*histoire politique* de l'État hongrois médiéval. Pourtant, la volonté d'élargir la représentation à d'autres branches de l'historiographie n'est pas totalement absente, comme en témoignent des articles archéologiques, d'histoire de l'art (*gótika...*) ou des techniques (*fonás-szövés, bányászat-kohászat...*).

Même si Gy. Kristó ne cesse de souligner que le Dictionnaire publié sous sa direction est plus proche d'un lexique que d'une encyclopédie, l'œuvre ne manque pas de la hiérarchisation si chère aux ouvrages encyclopédiques depuis le XVIII^e siècle. Il arrive que des articles plus longs, et servant de base (*Magyarország története*) contiennent des renvois à des articles de synthèse, mais d'une envergure plus réduite (*településtípusok*), alors que ces derniers nous mènent à des unités plus petites et précises (*falu, város*). Le lecteur n'est pourtant pas contraint de s'arrêter là : si l'on veut connaître les détails (ou les composants) de la vie urbaine, il est possible d'y entrer (*városi jog*) et de descendre jusqu'au niveau "inférieur" relatif à une seule ville (*székesfehérvári városi jog*). Si nous sommes férus d'histoire comparée (et contrastive), nous pouvons alors étudier l'histoire des villes plus importantes (*Pozsony, Buda, Pécs, Szeged*) et établir nous-mêmes la synthèse. Malheureusement dans les autres cas, les détails ne composent pas de menu. On serait vraiment plus à l'aise avec une encyclopédie.

L'objectivité doit être l'un des principaux buts d'un dictionnaire, mais comme ce n'est pas une catégorie claire et nette, et comme l'époque souffre d'un relatif manque de sources, il s'est révélé souvent impossible de créer des synthèses de valeur universelle. De plus, dans cette science à la fois précise et obscure qu'est l'histoire, on n'a pas le droit de "décider" ; la postérité pourra toujours ajouter son "dernier mot". Le Dictionnaire doit donc être considéré comme un instantané de nos connaissances. Instantané plus net ici, plutôt voilé là, parce que les thèmes sont explorés à des profondeurs différentes. Nous sommes enclins à considérer ce "défaut" comme une révélation qui pourra aider et orienter les recherches ultérieures.

Le Dictionnaire peut aider tout lecteur connaissant le hongrois sans être nécessairement spécialiste du Moyen Âge hongrois ou de la géographie. Bien que les articles présentent tous des notions hongroises, les auteurs aident le lecteur par la présentation multiforme des noms géographiques, tel le Danube (hongrois : *Duna* ; latin : *Danuvius*, *Ister* ; allemand : *Donau* ; slovaque-polonais-ukrainien : *Dunaj* ; serbe-croate-bulgare : *Dunav* ; roumain : *Dunărea*) et par l'indication des originaux des notions traduites tels *hercegség* (lat. : *ducatus*).

Le lecteur plus ou moins instruit peut également être guidé par une liste de quelques titres de littérature spécialisée, placée à la fin de la plupart des articles. Malheureusement, dans la majorité des cas, les ouvrages parus après 1990 n'ont pas pu y figurer, ce qui, vu la multitude des titres publiés dans la première moitié des années 1990, fait vieillir notre Dictionnaire. Et ceci est valable même si l'on n'oublie pas que le Dictionnaire, enfin paru en 1995, a quitté le bureau des rédacteurs à Noël 1993.

Autre défaut (moins grave, celui-ci) : malgré tout un système de renvois, il nous manque — et de beaucoup — un Index alphabétique.

Il convient également de rappeler comment le Dictionnaire fut reçu en Hongrie. L'écho donné par la presse (même quotidienne) fut en général positif ; on a surtout salué la synthèse et souligné la collaboration vraiment fructueuse des divers ateliers d'histoire. Une des revues historiques, *Aetas* a même demandé à deux historiens de présenter leur opinion sur le Dictionnaire, méthode jusque-là très peu utilisée en Hongrie.⁴ C'est là d'ailleurs que nous trouvons les critiques les mieux formulées sur le Dictionnaire. Le premier, A. Vizkelety, plutôt littéraire, reproche aux rédacteurs le déficit du Dictionnaire vis-à-vis de la littérature hongroise du Moyen Âge. Le deuxième, J. Bak, lui-même directeur d'un dictionnaire à paraître (*Medieval Eastern Europe : An Encyclopedia*), tout en reconnaissant les valeurs du Dictionnaire, souligne trois défauts. D'abord le Dictionnaire utilise encore des expressions de l'historiographie marxiste non seulement démodées mais aussi inutiles (ainsi la substitution du terme *féodalisme* à celui de *Moyen Âge*) ; dans certains cas, le Dictionnaire « ne se spécialise pas vraiment » sur le Moyen Âge hongrois (*istenitélet*). Enfin, la turcologie occuperait un peu trop de place. C'est encore lui qui nous renseigne du caractère pionnier du Dictionnaire.⁵

Vu les immenses mérites du travail et malgré un certain nombre de lacunes mentionnées plus haut, nous sommes persuadés que le Dictionnaire reste un outil indispensable pour les chercheurs, les enseignants et les étudiants, et pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Hongrie médiévale.

(Traduction revue par Chantal Philippe)

⁴ *Aetas*, 1995/1-2, 263-266 et 267-269.

⁵ On ne connaît que quatre dictionnaires de l'histoire médiévale : *Dictionnaire of the Middle Ages* (États-Unis) ; *Slownik starozytnosnych slovienskykh* (Pologne) ; *Oxford Dictionary for Byzantium* (Angleterre) et le *Lexikon des Mittelalters* (Allemagne).

László Sándor TÓTH
Université Attila József de Szeged

Gyula Kristó, *Hungarian History in the Ninth Century* (translated by György Novák), Szegedi Középkorász Műhely, Szeged, 1996, 226 p.

La préhistoire est une des périodes de l'histoire hongroise qui peut intéresser non seulement des Hongrois, mais aussi bien les médiévistes d'autres pays. Cette popularité de la préhistoire hongroise s'explique par le nombre très restreint – et par le caractère extrêmement contradictoire – des sources, ce qui a pour résultat un grand nombre de problèmes encore irrésolus. Une autre raison possible : au IX^e et au X^e siècle, à l'époque des incursions et de la conquête, les Hongrois ont exercé une influence considérable sur l'Europe, la fédération des tribus hongroises a constitué un facteur déterminant de la politique européenne de l'époque.

Après avoir écrit plusieurs études traitant de la préhistoire et un livre résumant l'histoire hongroise du IX^e siècle, Gyula Kristó publie à présent en anglais une monographie qui en récapitule les questions les plus importantes. Comme le seul ouvrage paru concernant notre sujet a déjà 60 ans (C. A. Macartney : *The Magyars in the Ninth Century*, Cambridge, 1930), l'édition d'une nouvelle synthèse est d'une actualité brûlante. Nous sommes très heureux que, bien que l'édition américaine n'ait pas pu être réalisée, cet ouvrage ait vu le jour en langue anglaise, ce qui facilitera son intégration dans le courant des recherches médiévistes européennes. György Novák a traduit ce texte ardu avec une attention exceptionnelle. La monographie a été publiée dans un format attrayant par l'Atelier Médiéviste de Szeged, qui existe depuis plusieurs années, et a déjà édité dix livres, tous traitant de l'histoire médiévale hongroise.

Le présent ouvrage se compose de seize chapitres. Dans le premier, il est question de la première apparition des Hongrois dans les sources écrites. L'auteur examine chacune des sources (Hérodote, V^e siècle av. J.-C. inclus) qui peuvent concerner les Hongrois ou leurs prédécesseurs supposés. Son analyse minutieuse démontre que les Hongrois n'apparaissent dans les sources écrites que dans les années 830, mais après cette date, plusieurs chroniqueurs rendent compte de leurs activités. Dans le deuxième chapitre, Kristó traite de la question très complexe de l'ethnogenèse hongroise. À son avis, le peuple hongrois, ayant des origines finno-ougriennes, s'est séparé de sa famille obi-ougrienne vers l'an 500 av. J.-C., tout en conservant sa langue et certains éléments de la cosmogonie finno-ougrienne. Le peuple hongrois se transforme en entité indépendante au cours des siècles qui ont immédiatement précédé la naissance du Christ.

Le troisième chapitre a pour sujet le mystère des habitats des Hongrois d'avant 830. La bibliographie de la question présente deux thèses : certains situent la Magna Hungaria dans la région de la Volga (territoire qui sera plus tard la Bachkirie), d'autres pensent que c'est dans le Caucase que se trouve la patrie d'origine des Hongrois. On peut évidemment trouver des arguments pour et contre ces deux points de vue. Kristó, lui, est convaincu que les Hongrois ont habité la Magna Hungaria de la Volga jusqu'en 830. D'après le résultat d'un certain nombre de fouilles archéologiques et l'examen des termes hongrois provenant du turk, le quatrième chapitre tire des conclusions concernant les habitats antérieurs des Hongrois. Selon Kristó, il existe plusieurs endroits possibles où les Hongrois ont pu emprunter les 300 mots d'origine turke de leur langue. Les parallélismes entre certaines fouilles archéologiques effectuées dans la région de la Volga et celles du bassin des Carpates permettent de supposer qu'aux alentours de 750, les Hongrois étaient en contact avec des Bulgares, qui venaient d'arriver sur le cours moyen de la Volga.

Le cinquième chapitre examine les dénominations (*onogour*, *savard*, *bachkir*, *turk*) et les auto-dénominations des Hongrois. L'auteur considère l'auto-dénomination *magyar* comme le résultat de la coexistence finno-ougrienne – turke, puisque la première syllabe *magy-* s'explique par la langue finno-ougrienne, tandis que la seconde syllabe *-er* provient du turk. En revanche, en ce qui concerne la dénomination *onogour* qui est à l'origine du nom utilisé pour désigner les

Hongrois dans toutes les langues étrangères jusqu'à nos jours, Kristó l'attribue à des contacts bulgare-hongrois d'assez longue durée. À son avis, ces contacts ont commencé en Magna Hungaria, et ils se sont poursuivis dans la région du Don, et même dans le bassin des Carpates. La dénomination *bachkir* s'explique par le fait que les Bachkirs, parlant un dialecte turk, se sont associés à la petite fraction de Hongrois restés en Magna Hungaria. C'est pourquoi les sources musulmanes prennent très souvent les Hongrois pour des Bachkirs. Quant à la dénomination *turk*, Kristó en trouve les raisons dans le mode de vie des Hongrois, très influencé par les coutumes turkes, et dans la présence d'éléments ethniques turks au sein de la fédération des tribus hongroises.

Le sixième chapitre a pour objet les traditions hunniques des Hongrois. Il existe une très ancienne controverse dans l'historiographie hongroise : la légende des contacts hugaro-huniques a-t-elle des fondements réels, ou ne s'agit-il que d'une hypothèse de l'historiographie médiévale hongroise ? L'auteur fait remonter les présomptions à l'historiographie occidentale du XII^e siècle, mais en même temps, il n'exclut pas que la mémoire d'Attila et de ses Huns ait été conservée par les Sicules, peuple à langue turke qui s'est associé aux Hongrois quelque siècles plus tard.

Le septième chapitre présente les raisons et les conditions du départ des Hongrois de la Magna Hungaria. Selon Kristó, les sources nous apprennent que c'est aux environs de 830 que les tribus finno-ougriennes — avec leurs alliés turks — ont quitté la Magna Hungaria surpeuplée à la suite de l'arrivée de Bulgares et des Bachkirs.

Le huitième chapitre examine l'authenticité de deux sources principales, d'une part *De Administrando Imperio* par Constantin, empereur byzantin, d'autre part les mémoires du chroniqueur musulman Dzsajhani.

Le neuvième chapitre est consacré à la Lévédie, patrie des Hongrois vers 830. Ce territoire a été nommé d'après le voivode Levedi. Selon Kristó, la dénomination *Lévédie* se réfère à la totalité du territoire des Hongrois, mais en même temps à celui, plus restreint gouverné par Levedi. Kristó localise la Lévédie entre les deux fleuves Donetz et Bug. Il considère Levedi comme un personnage réel, qui a organisé la fédération des tribus hongroises dans les années 830.

Cette fédération est constituée de tribus finno-ougriennes (Nyék, Megyer), de tribus turkes, (Kürt, Gyarmat), elle comprend également d'autres tribus turkes qui s'étaient associées aux premières dans la région du Don.

Ces Turks sont au centre des recherches du dixième chapitre où l'auteur examine le mythe du cerf merveilleux et utilise le résultat de quelque fouilles archéologiques. Il constate que certaines tribus onogour-bulgares, ayant quitté la Khazarie, se sont ralliées à la fédération des Hongrois (Tarján, Jenő, Kér, Keszi).

Le chapitre suivant examine la relation extrêmement importante des Khazars et des Hongrois. Kristó pense qu'à l'exception des tribus onogour-bulgares, les Hongrois n'avaient précédemment aucun contact avec la Khazarie. Après les années 830, caractérisées par une hostilité mutuelle, les Khazars ont étendu leur domination sur la fédération des Hongrois. Selon l'hypothèse de certains, cette domination khazare a duré deux ou trois siècles, d'autres persistent dans une conception qui, fondée sur l'authenticité supposée des informations de Constantin, veut que cette domination n'ait pas excédé deux ou trois ans. Kristó présume que pendant une période de dix ans — 840-850 — les Khazars ont utilisé les Hongrois comme troupes de renfort. À l'époque, ceux-ci étaient toujours sous le commandement de Levedi qui portait le titre de *kündü*. Ils ont été transférés dans la région de la Volga, aux confins orientaux de la Khazarie.

Le douzième chapitre analyse la guerre hungaro-pétchenègue, l'événement le plus important du séjour hypothétique en Khazarie (ce séjour à mon sens est bien contestable). Il existe plusieurs hypothèses concernant la date de cette guerre (750, 854, 889, 893), Kristó, pour sa part, pense que c'est aux alentours des années 850 que cette guerre a déchiré la population hongroise.

Le treizième chapitre est consacré à la nouvelle patrie, Eteköz, et à la question de la population kabare qui, après s'être révoltée contre la domination khazare, s'est ralliée à la fédération des Hongrois. Les dates respectives de la guerre civile en Khazarie et du rattachement kabar (780, 830, 850, 862, 889) sont également contestées dans la littérature historique.

Kristó pense que les Hongrois, poussés par les Pétchenègues, ont quitté la Khazarie dans les années 850, entraînant avec eux les Kabars qui, au lieu de s'intégrer à la fédération, sont devenus troupes de renfort sous le commandement d'un prince indépendant. Etelköz, le cantonnement commun des sept tribus hongroises et des trois tribus kabares est situé par Kristó dans « la région des cinq fleuves », entre le Dnieper et le Sereth.

Le quatorzième chapitre a pour objet le personnage d'Álmos et le problème du principat sacré. D'après Constantin, le khāqān khazar a offert à Levedi le titre de prince qui fut transmis à Álmos, et au fils de ce dernier, Árpád, élu prince des Hongrois. Plusieurs spécialistes mettent en cause l'authenticité de cet événement. Kristó pense qu'en réalité, Levedi, voulant éviter de devenir le vassal des Khazars, a refusé le titre princier, et considère que c'est Álmos qui est devenu le nouveau prince élu. En peu de temps, Álmos, le nouveau *kündü*, a retrouvé son indépendance, et même, au cours des années 880, la fédération des Hongrois est devenue une puissance considérable. Kristó analyse également l'institution de principat sacré ou principat double, formée sous l'influence des Khazars, et dans les cadres de laquelle le *kündü* joue un rôle sacré, tandis que le *gyula* exerce le pouvoir réel.

Les deux derniers chapitres présentent la conquête du pays et ses antécédents. Kristó analyse minutieusement les campagnes des Hongrois qui, d'une façon assez complexe, peuvent être liées à la conquête du bassin des Carpates. À l'opposé de la littérature historique antérieure, Kristó attribue beaucoup moins d'importance à la campagne de Pannonie de 894 qu'à celle de 892 contre les Moraves, avec l'appui des Francs.

Il pense que Kurszán – fils de Levedi, le *gyula* de l'époque – est parvenu à étendre son autorité sur les territoires à l'est du Danube. Par contre, la majorité de la fédération est restée en Etelköz, et la conquête du pays ne s'est déroulée qu'en 895-896. Pendant ce temps les Hongrois, alliés de Byzance, poursuivaient leurs incursions en Bulgarie. Les Pétchenègues, qui venaient de perdre leur territoire, ont attaqué Etelköz avec l'appui des Bulgares, et en ont chassé les Hongrois. Ces derniers commencent par prendre la Transylvanie (c'est là qu'Álmos fut sacrifié et remplacé par son fils, Árpád), puis s'emparent de la partie orientale du bassin pannonien dont ils ne prendront la partie occidentale, la Pannonie, qu'en 900.

L'ouvrage de Kristó intéressera aussi bien les médiévistes étrangers que les spécialistes hongrois, puisque l'auteur s'est servi d'une très vaste documentation. Il a réussi à synthétiser d'une façon logique et cohérente l'histoire hongroise de l'époque choisie malgré les difficultés dues à l'insuffisance et à la discordance des sources. On ne saurait dire que l'auteur nous a donné des réponses évidentes et acceptables pour tout le monde, mais ses conclusions – à quelques exceptions près – respectent des hypothèses scientifiques, et elles sont vraisemblables. C'est un grand mérite, puisque le domaine de la préhistoire hongroise est un des plus difficiles.

(Traduit du hongrois par Péter Balázs, revu par Chantal Philippe)

Georges KASSAI
Université Paris III - Sorbonne Nouvelle

Miklós Szentkuthy, *En lisant Augustin*. Traduit du hongrois par Éva Toulouze. José Corti, Paris, 173 pages.

Miklós Szentkuthy, *Chronique burgonde*. Traduit du hongrois par Zéno Bianu et Georges Kassai. Éditions du Seuil, Paris, 263 pages.

Dans *En lisant Augustin*, Szentkuthy se livre à son exercice favori, la rédaction de « notes marginales », ces commentaires de texte dont le lecteur français a déjà pu apprécier la spontanéité, la richesse et la force suggestive dans *En marge de Casanova* (Phébus, 1991). Annoncée par l'auteur dès 1938, en tant que « bilan de la mythologie antique, de l'Ancien Testament, du christianisme et de l'histoire européenne » (excusez du peu !), l'édition hongroise n'a vu le jour

qu'en 1993, grâce au travail dévoué de Maria Tompa. Dans ses *Confessions frivoles* — partiellement publiées en français dans *Caravanes* 1, 2, et 3 — Szentkuthy précise que ces notes ont été rédigées pendant la lecture de la *Cité de Dieu* et de la *Trinité* et ajoute qu'il a toujours été fasciné par le style baroque d'Augustin, par son latin émaillé de métaphores nord-africaines, par sa personnalité, si proche de la sienne...

Ces affinités se manifestent dans plusieurs domaines.

1°) D'entrée de jeu, Szentkuthy déclare son attachement à la « dimension humaine » de l'auteur qu'il se propose d'étudier (p. 8) et s'élève contre la conception selon laquelle événements et circonstances extérieurs ne seraient, pour l'écrivain, que de simples facteurs de perturbation, étrangers au travail d'écriture. « La thèse centrale de ma vie et de toutes mes pensées : c'est que ces voix étrangères, ces refrains "hors de propos" relèvent toujours de manière essentielle, logique et définitive, de ce que je suis en train de faire » (p. 10).

2°) Plus loin, toujours à propos d'Augustin, Szentkuthy parle de l'effet de mimétisme : « le lecteur se fonde, s'inscrit dans l'univers de cet auteur du passé... soudain, il constate que si l'on était identique à l'auteur, si on vivait à la même époque, on ne pourrait parler que comme lui » (p. 83). Augustin vit en parfaite symbiose avec son époque, il participe à ses événements ; ceux-ci inspirent d'ailleurs la plupart de ses écrits : le modèle de la *Cité de Dieu* était la structure de l'empire romain, dit Szentkuthy dans ses *Confessions frivoles* (p. 406 de l'édition hongroise). C'est précisément cette participation passionnée d'Augustin à l'histoire de son époque qui incita le « géant hongrois » à entreprendre, à la veille de la seconde guerre mondiale, la rédaction de ces notes marginales : « je suis plongé, lit-on, p. 68, dans les eaux de ce monde — et en même temps, je suis solitaire, extérieur à lui. »

3°) Szentkuthy ne pouvait ne pas être sensible à la "préhistoire" d'Augustin, à sa vie avant sa conversion. C'est qu'il ne voyait guère de contradictions entre l'extase religieuse et l'extase des sens : en témoignent notamment ses *Confessions frivoles* et surtout son *Robert Baroque*, le roman, encore inédit en français, de son adolescence. « Livres, littérature et érotisme, littérature et religion, érotisme et religion — tout cela se confond et suit des voies parallèles tout au long de ma vie » dit-il (p. 192) dans ses *Confessions frivoles*.

4°) Toute sa vie, Szentkuthy s'est efforcé de concilier les aspects en apparence contradictoires de sa personnalité et du monde extérieur. C'est sans doute son éblouissement devant la richesse de l'existence, son refus de choisir et son désir de tout embrasser — en dressant, dans son œuvre, ce « *catalogus rerum* » si souvent évoqué — qui l'ont guidé dans cette entreprise. À cet égard, la méditation, dans le dernier chapitre de *En lisant Augustin*, sur les dieux de l'Antiquité n'est qu'un long cri de triomphe : les dieux grecs ont réalisé une synthèse dont lui-même a toujours rêvé, celle des « abstractions israélites » et des « fantômes de boucs et de béliers » (*En lisant Augustin*, p. 152). Par ailleurs, « il n'y a jamais eu de culte privilégiant une rigueur ascétique infinie qui n'ait parallèlement comporté une dimension licencieuse ou bachique » constate-t-il, p. 21.

Récit en bonne et due forme, avec, cette fois, intrigue, personnages et péripéties, *Chronique bourgogne* n'en est pas moins une œuvre typiquement szentkuthienne. D'abord par le choix du sujet : l'action se passe en 1452 dans la ville de Liège, livrée à l'anarchie et excommuniée par le Pape à la suite des manœuvres du duc de Bourgogne qui, après avoir destitué l'ancien évêque, impose, par la ruse, l'investiture de son jeune neveu. Animé de compassion et d'un profond sentiment de justice, le chroniqueur des événements, un ex-séminariste renvoyé pour sa trop grande liberté d'esprit, décrit la cupidité et les ambitions démesurées des principaux protagonistes d'un drame de plus en plus complexe, avant d'être arrêté et accusé de menées séditionnelles.

À plusieurs reprises, Szentkuthy affirme que les personnages qu'il a créés ou dont il parle dans ses livres sont le plus souvent des masques censés exprimer les divers aspects de la personnalité si complexe de l'auteur. Dans *Chronique bourgogne*, le chroniqueur, à la fois héros et narrateur de ce récit écrit entièrement à la première personne, apparaît comme le précurseur des grands purificateurs de la Réforme : l'Église catholique est le théâtre de vastes intrigues, la corruption y règne, le régulier et le séculier, le spirituel et le matériel s'y entremêlent joyeusement :

Luther n'est pas loin. Lecteur assidu de la vie des saints, Szentkuthy — son écrit autobiographique, *Robert baroque*, encore inédit en français, en témoigne — était, depuis son adolescence, hanté par l'idée de la perfection et sans doute douloureusement affecté par les contradictions de la religion que le séminariste de *Chronique bourgogne* dénonce dès les premières pages du livres :

« Maître, s'écrie-t-il en s'adressant au directeur de son séminaire, quel état d'esprit convient-il d'adopter pour réciter les innombrables prières, psaumes, hymnes et alléluias qui glorifient tous, sans la moindre exception, le secours divin et les bienfaits que nous offre la Providence ? Car il faudrait être aveugle, semble-t-il, pour ne pas voir que la forteresse divine est bâtie sur du sable, que la protection céleste, si elle sert de bouclier aux puissants, est aussi le fléau des pauvres et que Dieu réserve d'habitude sa bienveillance aux sots et aux méchants, quitte à frapper les hommes de cœur et de bonne volonté » (p. 16).

Les autres masques illustrent avant tout le goût de l'auteur pour le grotesque, voire pour le bouffon. Plusieurs discours se croisent dans ce livre : celui, indigné et vengeur, du jeune séminariste contraste avec la rhétorique retorse du père Anselme à qui l'auteur laisse le soin de conclure l'ouvrage, comme avec le discours rusé et hypocrite des deux chevaliers Raes et Bérart.

Ce récit permet à Szentkuthy d'exercer sa verve, de dénoncer l'hypocrisie du pouvoir ecclésiastique et laïque, de donner la description, haute en couleurs, d'une ville livrée au chaos et d'une population trompée, fanatisée et, finalement, déchaînée contre quelques boucs émissaires. On y retrouve la démesure, si caractéristique de l'écriture szentkuthienne, par exemple dans les nombreux rebondissements de l'intrigue, qui frise parfois l'invraisemblable, dans le chapitre 74 où la foule poursuit un prêtre innocent ou dans le chapitre 34 où l'auteur décrit le désarroi de la ville excommuniée. Démesure que traduit l'emploi de l'hyperbole, des fameux superlatifs de Szentkuthy, ainsi que ses tentatives de rapprocher, en s'efforçant de les concilier, les contraires. « Rien de grand, on le sait, ne s'accomplit sans la coïncidence des opposés », dit Zéno Bianu dans sa préface où il cite, entre autres, cette profession de foi de l'auteur : « Dans la réalité, comme dans le roman, en poésie comme en science, la caractéristique suprême de l'âme est l'hétérogénéité. Ce ne sont que paradoxes, contradictions, périlleuses ambivalences. »

La "compétence" du traducteur

Traduire Szentkuthy n'est pas une mince affaire : en s'attelant seule à cette tâche, Éva Toulouse a fait preuve d'un courage qui frise la témérité. Elle eut souvent à interpréter un texte obscur, qu'il fallait (quelquefois) expliciter, tout en essayant de sauvegarder, dans la mesure du possible, les trouvailles stylistiques, les vertigineuses condensations de l'auteur. Mais elle n'a pas pu éviter certains pièges, d'une nature d'ailleurs fort éclairante sur ce qu'on peut appeler la compétence du traducteur.

Un certain nombre des contresens de sa traduction s'expliquent par l'ignorance de la culture, ou peut-être, plus simplement, de la réalité hongroise. Les *kisszakasz* de la page 11 de l'original (où l'auteur cherche à caractériser la quotidienneté) ne sont pas des « courtes séquences » (p. 10 de la traduction française), l'expression désignait, dans les années trente, à Budapest, les sections d'un trajet en tram. *Francia kisaszony* (p. 117) signifie "gouvernante française" et non « ma petite Française » (155), etc.

D'autres erreurs sont dues à la méconnaissance du sens que certains mots peuvent prendre dans l'usage ; je pense ici avant tout à ce que les linguistes nomment particules modales ou énonciatives, ces petits mots du type *eh bien ! quoi ! enfin !* etc. dont la signification n'est pas aisément saisissable, mais qui, traduisant l'attitude du sujet parlant vis-à-vis de ce qu'il dit, peuvent contribuer à la vivacité du style. Dans une phrase comme « divat ide, szégyen oda » (p. 9) les mots *ide* et *oda* ne signifient pas "ici" et "là" ; couplés, ils acquièrent un sens restrictif que les conjonctions françaises *malgré* ou *bien que*...rendent assez bien : "bien que ce soit à la mode", "malgré la honte que j'en éprouve". L'intonation avec laquelle ces mots sont prononcés en hongrois aurait pu éclairer notre traductrice, mais, faute d'avoir suffisamment fréquenté des sujets

natifs, elle n'entend pas la voix de l'auteur derrière son texte. D'où le contresens : « tantôt à la mode, tantôt objet de honte » (p. 7). Est-ce à cette même "surdité" que sont imputables certaines erreurs touchant la syntaxe ? « Donatus csak szenteket ismer el az egyház tagjainak, — kell, matematikailag és élcattanilag egyformán elkerülhetetlen egy olyan vélemény, amely ennek az ellentété : abszurd humanizmus » ("Donatus ne reconnaît comme membres de son église que des saints — une opinion contraire, à savoir un humanisme absurde, est mathématiquement et biologiquement nécessaire et inévitable", p. 29) devient, p. 35 : « Donatus ne reconnaît comme membres de son église que les saints — une telle opinion est nécessaire, elle est mathématiquement et biologiquement inévitable ; son contraire, c'est un humanisme absurde... » Cette fois, c'est l'accent frappant le mot hongrois *olyan* qui n'a pas été perçu.

La multifonctionnalité de la particule hongroise *is* représente un piège redoutable. « Sovány tested fojtott részegségeiben kerestél-e egyszér is engem ? » (p. 20) devient, dans la version française : « Dans les ivresses étouffées de ton corps décharné, m'as-tu cherché, *moi aussi* ? », alors que *egyszér is*, toujours avec une intonation spéciale, signifie ici : "ne serait-ce qu'une seule fois". Les multiples sens que peut revêtir une particule hongroise comme *is* prouvent que le traducteur ne peut pas se passer de la "compétence du natif", chère aux générativistes. Dans un texte proposé dans le cadre d'un récent concours de traduction organisé à l'intention des étudiants de hongrois de l'Université de Paris III, une simple phrase comme « az is volt » (mot à mot : "cela aussi était") s'est révélée être une source de fréquentes erreurs.

Dans le même ordre d'idées : « logikailag is izgat, aggyal is, mint igazságot is szeretem » (p. 25) est traduit par « elle m'excite du point de vue logique, et que je l'aime, avec mon intellect, *tout comme j'aime la vérité* ». Cette fois, c'est la polysémie du mot *mint* qui a été fatale au traducteur : dans cette phrase, il signifie "en tant que" : "je l'aime *en tant que* vérité".

Il est difficile de classer les deux contresens commis dans la phrase que voici : « ... a rossz rím, mit kiköpsz öltöződben, örökre elapadt vers-sorként állva magadban » (p. 20) devenue « la méchante rime que tu recraches dans ton vestiaire, vers à jamais desséché sis en ton sein » (p. 23). Passe encore pour *öltöző*, qui, parlant d'une actrice, est une "loge" plutôt qu'un « vestiaire », mais pourquoi Éva Toulouze a-t-elle traduit *magadban* ("seule") par « en ton sein » ? Est-ce à cause du suffixe *-ban* qui, suggérant l'intériorité, commande l'emploi de "en" et du radical *mag*, qui signifie "noyau" et, suivi du suffixe possessif, fonctionne comme pronom réfléchi ? *Találka* (p. 27) est "rendez-vous" et non « devinette » (p. 32) et *jelzőlen* (p. 28) signifie "sans adjectif" et non « privé de signe distinctif » (p. 33). Pourquoi *kionizált* ("obtenu par masturbation", p. 92) est-il traduit par « canonisé » (p. 121), *mellre szivás* (locution qui signifie à peu près : "prendre trop au sérieux, être affecté...") par « insufflement » ? « ...az alszakai fenyők deres jövője » (p. 75) par « l'avenir radieux des sapins de l'Alaska » (p. 98). Sans doute, en ce qui concerne ce dernier exemple, à cause de la ressemblance des adjectifs *derős* (serein) et *deres* (couvert de givre). Mais — hélas ! — la liste des bévues est loin d'être close.

Pour « éviter des notes trop répétitives », dit l'avertissement préliminaire, on fait suivre la citation latine par une étoile * (pour le français **, l'anglais *** et l'allemand ****). Cette solution permet de faire l'économie de la traduction d'expressions et de phrases rédigées en diverses langues étrangères et surgies sans doute sous cette forme dans l'esprit de l'auteur, pour qui la langue étrangère elle-même a valeur de message. L'ennui, c'est que, dans certains milieux budapestois, y compris dans celui de Szentkuthy, l'allemand jouit d'un statut particulier. Certaines expressions allemandes, couramment employées dans les conversations, loin de fonctionner comme citations, désignent, avec diverses connotations (surtout de familiarité), et au même titre que n'importe quel mot hongrois, des objets ou des concepts courants. Si *nachtkasztli* (forme magyarisée du mot allemand) est — avec raison — traduit par « table de nuit », pourquoi laisser en allemand *Aufmachung* (p. 44) qui, dans ce contexte, signifie "grandiloquence, pédanterie, exagération", "faire grand cas de...", etc. ?

D'autres erreurs sont dues sans doute à de simples méprises ou négligences. P. 159, le lecteur tombe sur un mystérieux « envoûtement colorié », alors que l'original parle de « mázolt színészkedés » (p. 120 ; l'auteur cherche à caractériser l'aspect concret d'un certain type de

langage), "cabotinage peinturluré", c'est-à-dire, dans ce contexte, "clownesque". De même, on peut s'interroger sur ce que peut être « la maturité superstitieuse » (p. 116); pour dissiper le mystère, il faut se reporter à l'original hongrois *babonaérettség* (p. 88), condensation typiquement szentkuthienne qui évoque à la fois le jaune du blé mûr (quasi-homonymie des mots *gabona* (céréales) et *babona* (superstition)) et la pompe, confinant à la superstition, de certaines processions en Espagne.

La traduction "à quatre mains" que pratique, avec Zéno Bianu, l'auteur de ces lignes, préserve-t-elle de ce genre d'erreurs ? Rien n'est moins sûr, pourrait-on dire en consultant l'édition française de *Chronique burgonde* de Szentkuthy, qui reproduit en fac-similé la première page du manuscrit hongrois, permettant à tous ceux qui connaissent le hongrois de constater que la première phrase de la traduction diffère considérablement de l'original. "Avant de me mettre à rédiger ma chronique, il est de mon devoir moral, pratique et intellectuel de rendre compte des motifs et des objectifs qui m'on conduit à écrire mon modeste ouvrage" dit, textuellement, la phrase hongroise, alors que dans la traduction, on lit : « L'honnêteté intellectuelle me contraint ici à exposer les mobiles qui fondent l'écriture de ce modeste ouvrage, et à définir minutieusement les objectifs que je me suis fixés. » La différence tient, d'une part, à ce que l'un des traducteurs (en l'occurrence moi-même), a fait de l'expression quasi-figée « honnêteté intellectuelle » le sujet, donc le point de départ, de la phrase, modifiant ainsi son orientation et d'autre part à son parti pris : il estime, en effet, que ladite expression renferme déjà l'idée de devoir moral (« devoir pratique », ne voulant pas dire grand'chose, est omis par souci de concision).

N'en déplaise à certains esprits chagrins, la construction d'une solide théorie de la traduction du hongrois en français rendrait service aux traducteurs.

Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN
Université Paris VII — Denis-Diderot

Sándor Hunyady, La maison à la lanterne rouge, traduit par l'atelier franco-hongrois de traduction littéraire, dirigé par Jean-Luc Moreau, postface de Miklós Hubay ; Paris, 1994, In Fine (Domaine hongrois), 187 p.

« Hunyady occupe une place tout à fait à part, non seulement dans la littérature hongroise, mais aussi dans la littérature mondiale du XX^e siècle » : voici ce qu'écrivait Géza Ottlik (1912-1990), l'un des plus grands prosateurs hongrois contemporains, dans un essai datant de 1945.¹

La critique hongroise s'accorde en effet à juger que Sándor Hunyady (1890-1942) fut un des grands novellistes hongrois. Sur près de cent nouvelles, assemblées en six recueils et publiées entre 1930 et 1944, une dizaine environ restent appréciées en Hongrie comme des classiques. Après du grand public hongrois, ces nouvelles connurent à l'entre-deux-guerres un si grand succès qu'une douzaine furent portées à la scène.² En français, très peu de traductions existaient

¹ « Hunyady Sándor », repris dans *Próza*, Budapest, Magvető, 1980, 129-133.

² En fait, parmi les écrits de Hunyady, certains, initialement conçus comme « nouvelles », connurent leur premier succès transposés au théâtre : ainsi de *Júliusi éjszaka*, dont la première représentation eut lieu le 31 décembre 1929, et qui ne parut qu'ensuite comme nouvelle (1930). Hunyady écrivit une seule pièce de théâtre conçue comme telle : la comédie *Feketeszárú cseresznye* (1930), qui connut un très vif succès. Une mise en garde s'impose d'ailleurs : chez Hunyady, la distinction entre « nouvelle », « pièce de théâtre » et « roman » n'est pas nette, l'écrivain utilisant souvent un même thème et un même titre pour les adapter à ces genres différents (nouvelle ou roman devenant pièce de théâtre, nouvelle élargie en roman...). Nous renvoyons ici à la très complète monographie d'Irén Vécsei : *Hunyady Sándor*, Budapest, Gondolat, 1973, 214 p.

jusqu'ici : avant tout « Bakaruhában », sans conteste l'une des grandes réussites de Hunyady.³ Le lecteur français aura donc plaisir à découvrir cet écrivain encore presque inconnu chez nous.

Difficile de distinguer l'écrivain Hunyady du bel homme à la séduction distante, que selon ses contemporains était « Sándri » : son personnage même peut nous sembler très proche des figures romanesques qu'il a su créer. La critique d'ailleurs a reconnu comme seconde facette importante de son talent le genre de l'autobiographie romancée, tel que le manifeste son *Családi album*, publié en 1934⁴ (« Album de famille », inédit en français).⁵

Sándor Hunyady avait certes l'étoffe d'un héros de roman. Il était né à Kolozsvár, dans une famille protestante de la petite noblesse transylvaine : sa mère, Margit Hunyady, avait enfreint l'interdit calviniste jeté sur le divertissement pour devenir actrice, rencontrant sur son chemin l'écrivain Sándor Bródy (1863-1924), en qui se trouvaient associées origines juives et idées progressistes. Bródy, venu à Kolozsvár le temps d'une année (1889-1890), ne resta pas, et c'est au sein de la famille Hunyady que grandit l'enfant naturel, ne voyant son père pour la première fois qu'à l'âge de dix ans. La mort de l'actrice, quand le jeune Hunyady eut seize ans, poussa Bródy à le recueillir chez lui, à Budapest, où il vivait en bohème malgré l'existence de quatre autres fils. Tout au long de sa vie, Sándor Hunyady gardera l'empreinte d'une double appartenance, d'une double allégeance : à deux villes, deux milieux, deux mondes.

Hunyady débute dans le journalisme à Arad, à dix-sept ans à peine. Il poursuit dans cette voie à Budapest, d'abord au *Pesti Tükör*, puis auprès d'autres journaux.⁶ Suivent près de quatorze ans d'instabilité (1908-1922), entre Budapest et Kolozsvár, entre journalisme et jeux de cartes — période d'autant plus mouvementée que viennent s'y ajouter les événements de la Grande Guerre.⁷ Insatisfaction ; inquiétude ; et un sentiment de solitude qui sera toujours avec lui : ces éléments sont déjà présents dans la tentative de suicide qu'il fait en 1908, à Pest — il n'a que dix-huit ans. Sa vraie passion reste pour les cartes. Gyula Krúdy (1878-1933), ami de Sándor Bródy et romancier célèbre, écrit dans son amusant et court essai « Hunyady vagy egy különös fiatalcember » (Hunyady, ou un étrange jeune homme) :⁸ « Et puis — il avait dans les trente-cinq ans — vint un jour où il perdit tout : superstitions, martingales, systèmes, tactiques ; perdit tout son crédit, et sa belle assurance... Seul lui restait l'honneur. ». Ses pertes au jeu auraient ainsi poussé Hunyady à ne plus vivre que de sa plume.⁹

Ce premier recueil paru en français rassemble dix nouvelles — dont quatre comptent parmi les meilleurs textes du nouvelliste : « La maison à la lanterne rouge » (« A vöröslámpás ház ») ;

³ « En tenue de poilu », in : *Anthologie de nouvelles hongroises*, éd. par L. Gara, Paris, Seghers, 1961. Un précédent numéro des *Cahiers d'Études Hongroises* a par ailleurs publié une traduction de « Egy lovagias ügy » : « Une affaire d'honneur » (traducteur Jean-Pierre Mondon : *Cahiers d'Études Hongroises*, n°3, 1991, 148-153).

⁴ *Családi album*, in : *Téli sport — Családi album (regények)*, Budapest, Athenaeum, 1934, 68-308.

⁵ Outre ses nouvelles, ses pièces de théâtre et cette autobiographie, Sándor Hunyady, de son vivant, publia sept romans, dont plusieurs furent adaptés pour la scène ; pour ses publications journalistiques, v. note 9.

⁶ *Pesti Napló* ; *Magyarország* ; *Déli Hírlap* ; *Ellenzék*.

⁷ La guerre de 1914-1918 — et la vie quotidienne à l'armée — seront évoquées par Hunyady dans *Családi album* (227-242). L'écrivain y nommera l'armée austro-hongroise (p.241) : « l'Armada tragique de la Monarchie ».

⁸ D'abord paru en 1957, repris ensuite dans : *Irodalmi kalendárium* (publié par András Barta), Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1989 (632-634).

⁹ De l'âge de seize ans jusqu'à sa mort (1906-1942), et parallèlement à ses activités d'écrivain, Hunyady n'interrompit jamais son travail de journaliste. Deux volumes, de publication posthume, rassemblent une bonne partie de ses écrits journalistiques : *Álmatlan éjjel* (1970) et *Három kastély* (1971), Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó.

« Rafle à l'Aigle d'Or » (« Razzia az Arany Sas-ban »); « Jeunesse dorée » (« Aranyifjú »); « Un joyeux enterrement » (« A jókedvű örmény temetése »).

La nouvelle éponyme du recueil français, « La maison à la lanterne rouge », se situe à Kolozsvár, ville bien connue de Hunyady. Le texte est d'un poli travaillé. Dans une maison close, un étudiant vient s'installer comme pensionnaire, goûte aux plaisirs de la promiscuité. Le récit connaît une chute tragi-comique : la vieille maman vient en visite — « provinciale au cœur pur, à la vie rangée » — et chacun s'ingénie, le court temps de son passage, à lui cacher ce qu'est l'établissement. L'intrigue toutefois est de peu d'importance ; c'est dans le traitement des gens et des lieux que Hunyady montre son talent : la maison close est aussi un foyer, aux mille détails domestiques (« C'était justement jour de grande lessive : une âcre odeur de fumée, un relent d'alcali et de savon blanc flottaient dans la cour. Le dîner était sur le feu, un ragoût de pommes de terre, à la tomate, dans une grande marmite... »¹⁰) ; quant aux filles de la maison, elles apparaissent, non comme des « créatures », mais comme des êtres d'une étrange et fraîche pudeur parfois — « jeunes filles » presque, ainsi lorsqu'elles vont au théâtre (« Rien ne les distinguait des autres spectateurs, sinon qu'elles étaient plus réservées, voire craintives. À l'entracte, telle des musulmanes récemment émancipées et dont le visage, habitué au voile, craint encore la lumière, elles se retiraient, avec une humilité confuse, dans l'obscurité de leur loge. »). Hunyady toutefois nous laisse bien entrevoir en quelle misère morale s'écoule leur vie, et ce qu'elles ont perdu en « conscience de leur dignité humaine. »¹¹

Géza Ottlik, dans l'essai déjà cité,¹² insiste sur le génie stylistique de Hunyady, en particulier dans l'attaque de ses narrations ; ainsi, la première phrase de « La maison à la lanterne rouge » utilise de façon remarquable l'une des possibilités syntaxiques de la phrase hongroise : la grande latitude dans l'ordre des éléments (sujet, prédicat, compléments). Une traduction littérale serait : « Au début des années 1900, au plus profond de la paix, il advint qu'à Kolozsvár, un certain Kelepei, étudiant en seconde année de lettres, dans la maison close de la rue au Blé, baptisée *Au Soliveau*, dormit. » Le prédicat « dormit » (*aludt* dans l'original), rejeté comme il l'est en finale, vient clore de façon neutre — et la banalité alors crée la surprise — un énoncé qui s'étirait en promesses de péripéties.¹³ On voit à quel point une entreprise de traduction, abordant Hunyady, peut être œuvre de funambule.¹⁴

L'art d'un bon nouvelliste tient aussi à la façon de conclure : à nouveau, Hunyady excelle. En particulier, dans chacune des quatre nouvelles que nous considérons mieux achevées (voir leur mention ci-dessus), la conclusion manifeste une distanciation, par un changement très remarquable du ton. C'est ce qui fait leur supériorité de conception et de style.

Dans « La maison à la lanterne rouge », la dernière image évoquée est celle d'une prostituée chantant une romance sentimentale, « laissant parler son âme »¹⁵ avant d'entrer dans la chambre où l'attend un client («...déjà l'attendait un de ces personnages dégoûtants qu'il est impossible d'aimer. Sa voix mourut ; sa clé tourna dans la serrure ; son rideau, désespérément, s'assombrit. »¹⁶) ; la légèreté fait place au grave. Dans « Rafle à l'Aigle d'Or » — également une réussite de Hunyady — un policier très amoureux de sa jeune et belle femme la surprend dans un hôtel de passe, en

¹⁰ p.23.

¹¹ p.18.

¹² *Op. cit.*, 131-132.

¹³ Ottlik commente (*op. cit.*, 131-132) la « grandeur de la perspective », le « choix splendidement suggestif des noms », la « crudité du terme *maison close* », et la platitude — apparente seulement — du simple verbe *aludt*, où Hunyady « se saisit solidement du récit » [c'est nous qui traduisons, É. C.-F].

¹⁴ V. la traduction française finalement adoptée, p.11.

¹⁵ p.28.

¹⁶ p. 28.

flagrant délit d'adultère ; la fait embarquer, comme il le ferait d'une prostituée notoire ; puis se fait sauter la cervelle. La distanciation de fin de récit s'opère alors du mélodramatique au trivial (« Elles sont d'une telle puissance, ces armes de la police ! Celui qui m'a raconté cette histoire a eu cette formule : "À la place de la tête, sur le parquet, c'était comme si on avait renversé un grand plat de ragoût... " »¹⁷). Dans « Jeunesse dorée », le commentaire final rapporte avec cynisme l'impunité d'un homme crapuleux (on imaginerait un titre à la Barbey d'Aureville — « Le Bonheur dans le crime »). Enfin, dans « Un joyeux enterrement », présentation comique et colorée des funérailles d'un bon vivant, le ton facétieux se renverse pour conclure en mélancolie : en contrepoint du désordre joyeux des jeunes, une veuve âgée confie un aveu tendre au disparu aimé, mis en bière déjà.

Les six autres nouvelles gardent leur unité de ton tout au long du récit. Pour toutes sauf une, la veine est comique — qu'il s'agisse d'une idylle s'ébauchant dans une gargote, entre serveur et jeune cliente (« La trattoria ») ; de l'ascension sociale, irrésistible autant qu'inattendue, d'un jeune employé de banque (« Le premier déjeuner ») ; de l'incartade d'un jeune comte, tenté par des amours ancillaires sous le toit même de sa fiancée (« Nuit de juillet ») ; des affres où se débat un jeune provincial, entre deux amours déchiré (« Le chien tigré ») ; d'une rixe absurde et qui n'en finit pas, entre deux honnêtes bourgeois (« Une affaire d'honneur »). Le sixième texte, en revanche — « L'air des cimes » — est inférieur en finesse, car d'une veine pathétique convenant moins au style aérien de Hunyady. Curieusement, c'est le seul récit dont l'auteur mentionne son rattachement à une expérience vécue.¹⁸

L'ensemble du recueil français se lit avec aisance et plaisir ; le style de Hunyady, dans son mouvement d'ensemble, ses idiosyncrasies, est fort bien rendu. Une bonne unité se dégage des textes, alors même que différentes équipes de traducteurs ont travaillé à leur mise en forme. De façon ponctuelle, certaines maladresses peuvent apparaître dans le choix du registre — ainsi avec : « L'essentiel était malgré tout de ne pas *rester sur la touche* » (dans la bouche d'une actrice vieillissante du début du siècle, p.53) ; ou encore (dit par un bourgeois d'âge respectable ; p.166) : « "*C'est pas la peine de foncer comme un sauvage !*" » ; mais les choix lexicaux ne sont que très rarement contestables (p.140, « pick-up », là où l'on attendrait « gramophone » ; p.105 : « une belle jeune fille blonde, *type "créole"...* » : porteur en français de trop de connotations ethniques).¹⁹ Certains choix de traduction sont judicieux : ainsi, l'emploi français d'une locution peu connue, là où le hongrois restait neutre (p.135 : « faire charlemagne », pour *felállni* : « quitter la table »²⁰ permet de « récupérer » des effets de style présents ailleurs dans le texte original, et ne pouvant être rendus. Ce procédé de déplacement souple permet de restituer, pour l'entité synthétique qu'est chaque nouvelle, la palette des registres maniés avec brio par Hunyady.

Une difficulté toutefois pouvant apparaître est la syntaxe des phrases interrogatives françaises.²¹ En bien des endroits, les traducteurs l'ont senti, la convention de l'inversion du sujet et du verbe, trop artificielle, ne peut s'appliquer. L'apostrophe suivante a ainsi l'authenticité qui convient (le chef d'un commissariat de police s'adresse à un policier) : « Dites-moi, Motofclean,

¹⁷ p. 42-43.

¹⁸ On lit en effet, dans *Családi album* (257-258), la description de l'événement dont l'impact émotionnel fut si fort sur Hunyady qu'il lui fournit non seulement la trame du récit, mais surtout le modèle du personnage central. Juste après la guerre de 1914-1918, l'écrivain, découvrant qu'il souffre de bronchite aiguë, doit partir en cure pour un hôtel de luxe des Tatras. Là, il se prendra d'affection pour une petite servante, qui peu de temps après mourra de pneumonie et d'épuisement. Selon Hunyady : « Je sentis (...) que je devais quitter ce lieu, où rien, absolument rien, n'avait été tenté pour la sauver. (...) Tant qu'elle était en vie, elle n'avait même pas osé ouvrir la bouche pour appeler à l'aide » (257).

¹⁹ Le hongrois *kreol* renvoie juste à une peau très mate.

²⁰ « Faire charlemagne » [aux cartes] : se retirer du jeu après avoir gagné.

²¹ Cette difficulté est très fréquente dans la traduction française de textes littéraires étrangers.

vous avez perdu la tête ? On m'a rapporté ce que vous avez fait à votre femme. Vous savez ce que c'est ? (...) C'est ça le bon exemple ? » (« Raflé à l'Aigle d'Or », p. 41). On aime moins, en revanche (un domestique épie une femme qu'il veut dévaliser) : « Elle a donné ses perles ! Mais l'a-t-elle déjà fait ? Les emporte-t-il déjà, ce gig ?... Ou bien les portera-t-elle encore quand elle s'endormira ? » (p.52).

Mais sur l'ensemble — et la réputation de Jean-Luc Moreau n'est plus à faire — nous n'aurions qu'une seule vraie critique : elle concerne la transposition des noms propres hongrois (noms de lieux ou de personnes). Les prénoms ont été francisés lorsqu'existait un prénom apparenté, les noms de famille restant inchangés : ainsi, « *Miklós Asbey* » devient « *Nicolas Asbey* », « *Lajos Gelb* » devient « *Louis Gelb* »... Les diminutifs, si fréquents en Hongrie, subsistent tels quels : « *Katica* » (venant de *Katalin* : *Catherine*), « *Manyi* » (venant de *Mária* : *Marie*)... Parmi les noms de lieux, on observe des fluctuations : les noms de villes restent (*Marosújvár, Mogyorószeg*...), mais ceux des rues sont parfois francisés, parfois non (par exemple : « la rue *au Blé* », mais : « la rue *Kigyó* »²²). On aurait pu souhaiter que tous les noms restent en leur forme hongroise, conservant mieux ce “parfum d'ailleurs” qui fait aussi leur charme.²³

Dans la postface de Miklós Hubay (une douzaine de pages), on peut regretter des incorrections (« des actrices de Budapest se seraient faites assaillir », p.179 ; « *Qu'est-ce qui les portent* vers la littérature hongroise ? », p.187), mais aussi des erreurs plus grossières, ainsi : « l'un des plus importants évêques de l'église calviniste officia à l'enterrement... » (p.184), là où il ne peut s'agir que de pasteurs, de temple (et en aucun cas d'office ou d'officier, car le culte réformé ne connaît pas ces notions). De tels points cependant ne touchent pas le texte des nouvelles, dont il faut saluer la belle réussite.

On ne peut que rendre hommage au travail de Jean-Luc Moreau, qui a su, une fois de plus, diriger avec talent des traducteurs non professionnels :²⁴ permettant à Sándor Hunyady de vivre dans notre langue ; montrant aussi, par de telles entreprises collectives — le résultat n'est pas des moindres — qu'en matière de littérature, il n'est pas de propriété privée.

Sándor HUNYADY : Album de famille

Je connaissais mon père depuis six mois peut-être, lorsqu'un jour je rentrai de l'école avec un œil au beurre noir : il y avait eu bataille rangée dans notre classe.

Grand-mère me demanda :

« Qu'es-tu allé faire, chenapan ? »

Je répondis, triomphant :

« On a flanqué une bonne raclée aux juifs ! »

(...) Le visage de ma mère s'assombrit beaucoup. Il ne montrait pas que de la tristesse ; il était fâché. C'était là chose rare — de toute ma vie, je doute l'avoir vue en colère ne serait-ce que dix fois. Mais là, sans conteste, elle était en colère. À table, son regard courroucé faisait planer un silence orange. Je vis que même grand-mère semblait mal à l'aise.

Après un long silence, ma mère leva vers moi ses yeux gris, si limpides :

²² En hongrois, *kigyó* : “serpent”.

²³ On aurait pu aussi, en fin d'ouvrage — cela se fait parfois — fournir un lexique des noms de personnes, avec leur prononciation hongroise approchée : ceci présente de l'intérêt surtout pour les prénoms, le lecteur pouvant ainsi mieux apprécier l'euphonie de diminutifs comme « *Lici* » (« *Litzi* »), « *Katica* » (« *Katitza* ») ; ou au contraire, les sonorités moins heureuses de « *Jenő* » (« *Yèneu* »).

²⁴ On pense aux publications précédentes que sont les deux volumes de *L'œil-de-mer* (nouvelles de Dezső Kosztolányi, traduites sous la direction de Jean-Luc Moreau, Paris, Publications Orientalistes de France : *Dangers et destins*, 1986, 211 p. ; *Dessins à la plume*, 1987, 198 p.).

« Quoiqu'il en soit, je déteste qu'on se batte. Se battre, ça n'est pas digne d'un être humain. Qu'est-ce que cette bêtise : "on a flanqué une bonne raclée aux juifs" ? C'est un si grand exploit, tu penses ?

— Non, maman, ce n'est pas un exploit. Mais ils font tellement les malins que parfois, ils ont bien besoin d'une raclée. »

Ma mère continua :

« Quand tu seras plus grand, que tu comprendras mieux, alors tu sauras qu'on ne fait pas de mal aux juifs. Tu dois les voir comme un peuple qui s'est trouvé dispersé un peu partout dans le monde — c'est leur grande malchance, c'est leur nature inquiète aussi. Ils se sont beaucoup battus, ils ont beaucoup souffert. C'était toujours eux les plus faibles. Il ont dû supporter bien des injures graves, ne serait-ce que pour sauver leur vie... »

Ces paroles produisirent sur moi quelque effet, et pourtant je revins à la charge :

« Oui, maman, mais alors pourquoi faire tellement les malins ? »

Ma mère ne tint pas compte de cette interruption. Elle poursuivit, à sa façon claire et posée :

« Du reste, il est parfaitement ridicule que toi, justement, tu dises : "on a flanqué une bonne raclée aux juifs". Puisque toi aussi, tu es juif »

Effaré, j'arrachai ma serviette, me levai de table :

« Comment ? Qu'avez-vous dit, maman ? demandai-je, comme si j'eusse mal entendu.

— Toi aussi, tu es juif ! répéta gravement ma mère »

J'espérais toujours qu'il pût s'agir d'une blague. On voulait seulement me donner une leçon. Cherchant un appui, je regardai du côté de grand-mère. La pauvre était assise en bout de table, tendue, mal à l'aise. Il y avait de la compassion sur son visage. Comme si elle eût eu pitié de moi — qu'en sa présence même, on m'eût fait part d'un deuil.

En un temps si court, c'était la seconde fois que m'atteignait une surprise de taille. D'abord mon père avait surgi dans ma vie. Et maintenant, cette nouvelle à vous donner le vertige, comme quoi j'étais juif. Soudain défilèrent mille détails de mon environnement. Le dolman de l'armée, les galons, les mèches de cheveux, et les photographies jaunies de militaires, sous leur cadre de verre. Le profil de Calvin, son relief argenté au-dessus du lit de grand-mère. Alors, tout ça n'était que mensonge — tout comme l'oncle Bika, l'oncle Zilahy, ces parents officiers, qui parfois débarquaient de leur province. Quand grand-mère parlait de la ténacité de mes aïeux, ruinés par la dévaluation des billets Kossuth,²⁵ et qui s'étaient battus si vaillamment contre Paskievics et ses armées autrichiennes, dans les rangs de Bem, Görgey, Klapka, Damjanich et Guyon²⁶... : tout cela n'était que légendes.

J'avais déjà perdu tout espoir, et pourtant j'observai, d'une voix étouffée :

« Mais alors, maman, comment se fait-il que j'aie quand même au culte protestant ?

— Tu fais bien de me demander, dit ma mère, sa voix s'animant. Plusieurs fois déjà j'ai voulu t'en parler. C'est que tu portes mon nom à moi ; c'est dans ma religion que je t'élève. Moi, je suis bien protestante. Mais ton père est juif. Si bien que tu restes juif, même si ce n'est qu'à moitié. Et tu dois le savoir — en être bien conscient. »

Je me sentis quelque peu soulagé. Bon, alors pas entièrement juif... juste à moitié ! Oui, mais comment ça, à moitié ? Lequel de mes bras, laquelle de mes jambes, était juif, était juive ? Je m'imaginai traversé d'une ligne qui tranchât net mon corps en deux : l'une de mes deux moitiés de

²⁵ Lors de la Révolution de 1848 (17 mars 1848-10 août 1849), sous le gouvernement provisoire de Lajos Kossuth, le Comité de Défense nationale émit des «billets de banque Kossuth» pour financer l'armée hongroise.

²⁶ Généraux des armées hongroise et polonaise, pendant la Révolution de 1848.

ce côté-ci, et l'autre — là-bas. Mes cheveux étaient chrétiens peut-être, que ma grand-mère maintenant caressait avec compassion ?

Traduction d'Élisabeth COTTIER-FÁBIÁN

Dominique RADANYI
Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

Écrire le voyage. Textes réunis par György Tverdota. Avant-propos de Jean Perrot, Directeur du CIEH. Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, 272 pages.

Le présent volume réunit les textes des communications des chercheurs ayant participé au colloque organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises les 21, 22 et 23 janvier 1993. Se tenant dans les locaux de la Sorbonne puis à l'Institut Hongrois, ce colloque a permis à des chercheurs français et hongrois de réfléchir ensemble sur la relation de voyage sous ses différents aspects.

Le lecteur de ces communications pourra se faire une idée plus précise de ce que recouvrent les termes *écrire* et *voyage*. Tout d'abord, plusieurs types de voyages sont évoqués ici, dans leurs différentes étapes : préparation, cheminement, séjour dans un lieu étranger. Puis, les styles variés de relations de voyage sont analysés. Ainsi, ces études évoquent les thèmes suivants : pourquoi voyage-t-on, où va-t-on, que peut-il arriver au cours d'un voyage, à quoi servent les expériences amassées en route, qui rencontre-t-on et que voit-on en chemin ou à destination et tout d'abord, qui voyage ? Chaque auteur répond à l'une de ces questions, à travers l'analyse de récits de voyage, d'où la précision du titre de ce colloque : il s'agit non seulement de voyages, mais de voyages dont le récit a ensuite été, fidèlement ou non, retranscrit par le voyageur. I. Szabics nous parle ainsi des troubadours occitans voyageant jusqu'en Hongrie au Moyen-Âge, S. Csernus renchérit en partant des récits de croisade pour débattre plus largement des récits de voyage aux XIV^e et XV^e siècles, F.-D. Liechtenhan nous entraîne au siècle des Lumières avec les Encyclopédistes, puis Balzac, Lamartine, Fromentin, Proust, Gide, Céline et Illyés sont évoqués. Les uns sont partis très loin, les autres sont restés dans les limites de l'Hexagone, mais tous ont utilisé leur voyage à des fins littéraires, soit en commentant leurs journaux de voyage, soit en intégrant les paysages qu'ils ont vus et les expériences qu'ils ont vécues à des récits de fiction (comme Flaubert par exemple pour *Salammbo*). Mais, apprend-on avec intérêt, les écrivains n'ont pas été les seuls à écrire leur voyage. M. Pinault et S. Pavillard-Pétrouff évoquent l'une le peintre Jean-Pierre-Laurent Houël, l'autre le botaniste-géographe René Caillié. D'autres communications nous entraînent sur d'autres routes encore, voire d'autres rails, ainsi M. Cadot parlant du train. S. Moussa nous fait rencontrer un personnage pittoresque, le *drogman*, sorte de guide-interprète en Grèce et en Turquie principalement. Gy. Tverdota évoque quant à lui la douloureuse expérience de voyage des ressortissants de l'Empire austro-hongrois à la déclaration de guerre en 1914, artistes et diplomates avides de culture française et internés comme ennemis de la nation jusqu'en 1918, voire 1919. P. Dávidházi éveille également notre intérêt en nous contant un type de voyage particulier : le pèlerinage d'écrivains au tombeau de Shakespeare, témoignage du culte rendu à un auteur par ses successeurs. B. Kőpeczi, L. Nyéki et G. Kassai nous parlent de Hongrois ayant séjourné en France et M. Magyar s'intéresse à l'écrivain P. Esterházy, nous rappelant que ce colloque est organisé avec la collaboration de chercheurs hongrois.

Voilà pour le voyage en lui-même : croisade, voyage initiatique, journal de voyage retranscrit tel quel ou avec des modifications avant publication. Mais ce colloque s'est également intéressé à la poétique des récits de voyage, et J.-L. Moreau, G. Baal, J.-C. Berchet, G. Angyalosi et A. Roger ont tenté d'analyser la construction d'un récit de voyage, qu'il ait été réel ou qu'il soit utilisé dans une oeuvre de fiction, ou bien encore comme ressort dramatique dans une pièce de théâtre par exemple.

À travers l'espace et le temps, la théorie et l'analyse, ce passionnant colloque a ouvert des champs de réflexion en France comme en Hongrie, ainsi que le lecteur du présent volume pourra s'en rendre compte.

Thomas SZENDE

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Éva Agnel, *Phrase nominale et phrase avec verbe être en hongrois*. Essai de théorie syntaxique. Doctorat de l'université sous la direction du Professeur Christian Touratier, Publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, 1995, 272 pages.

La littérature sur la linguistique hongroise vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage. Suivant les traces d'A. Sauvageot, de J. Perrot, de L. Nyéki et d'autres, É. Agnel — qui enseigne depuis des années le hongrois et la linguistique finno-ougrienne à l'Université de Provence —, publie aujourd'hui sa thèse de doctorat portant sur des constructions très fréquemment employées en hongrois.

Le volume s'ouvre sur un essai de définition des deux classes catégorielles de nom et de verbe dans une langue particulière donné, en l'occurrence, le hongrois.

Constamment préoccupée par les rapports qui peuvent exister entre fonctions syntaxiques et classes grammaticales, l'auteur examine tout à tour, dans la première partie de la thèse, les propriétés morphologiques, sémantiques et fonctionnelles du nom et du verbe.

É. Agnel donne une place particulière à l'approche morphologique en analysant successivement la combinatoire des différentes catégories morphologiques du verbe, du nom, les unités combinatoires communes et distinctives. Ceci l'amène à proposer une définition du verbe (toute unité lexicale qui peut théoriquement se combiner avec l'Infinitif, le Futur, le Passé, le Conditionnel, le Réfléchi, le Factitif, le Potentiel, l'Impératif et le Perfectif) et du nom (toute unité lexicale susceptible de se combiner avec le Pluriel *-k* ou *-i*, l'Appartenance *-é* et l'ensemble de Segments finaux ou cas).

C'est la deuxième partie de la thèse qui s'occupe véritablement des problèmes de la syntaxe de la phrase nominale (du type *Péter magyar* "Pierre est hongrois") et de la phrase avec le verbe *van* "être".

L'auteur cherche à tirer au clair d'abord ce qu'on entend par "phrase nominale" dans différentes langues ouraliennes. Elle remarque, à juste titre, que cette construction qui caractérise la plupart des langues ouraliennes existe dans les langues turco-mongoles et même dans les langues indo-européennes, y compris le français où il est tout à fait possible de construire des phrases qui ne renferment aucune forme verbale personnelle. L'ouvrage présente par la suite quelques procédures d'analyse de la phrase nominale hongroise en évoquant successivement le cas des énoncés isolés et celui des énoncés en contexte. L'auteur insiste tout particulièrement sur les variations intonatives obtenues par focalisation. Celle-ci représente, selon elle, une mise en relief d'un constituant de l'énoncé par un accent d'insistance, en fonction de l'intention du locuteur.

É. Agnel passe ensuite à l'analyse des phrases comportant le verbe *van* "être". Celui-ci montre deux types différents de fonctionnement syntaxique : un emploi transitif qui introduit un complément traditionnellement appelé attribut et un emploi intransitif qui exprime l'existence. L'auteur s'intéresse tour à tour aux constructions signifiant un état de chose (*éjszaka van* "il fait nuit"), une localisation (*benn van* "il est dedans"), une temporalité (*hatkor van az értekezlet* "la réunion est à six heures") et une appartenance (*Pistának van* "Pista en a").

La thèse aboutit à la conclusion que ce n'est pas la phrase nominale qu'il faut opposer à la phrase avec verbe, mais la phrase "non-verbale". Par ailleurs, l'auteur estime que la description de ces types de construction nécessite de repenser les catégories grammaticales et les fonctions syntaxiques afin de « mieux saisir le système de rapport qui existe, dans une langue donnée, entre catégories et fonctions ».

En annexe, É. Agnel dresse le bilan d'un certain nombre de travaux de linguistique hongroise menés à différentes époques dans ce domaine. À partir d'*Ignác Veress* jusqu'à *Ferenc Kiefer*, à travers *Zoltán Gombocz*, *István Papp*, *Sándor Károly*, etc., les linguistes hongrois sont nombreux à s'être prononcés d'une manière ou d'une autre sur le problème qui fait l'objet de la thèse. L'annexe ne constitue pas une bibliographie analytique complète : l'auteur se propose de parcourir ici, dans l'ordre chronologique, l'évolution du statut de la phrase dite nominale dans les conceptions linguistiques élaborées en Hongrie.

Au-delà de son utilité pédagogique, ce volume est une précieuse contribution au débat général que mènent les comparatistes sur le "caractère nominal" des langues ouraliennes.

L'officier de l'armée austro-hongroise : *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth et le cycle *Mars, dieu croate* de Miroslav Krleža.

Mémoire de maîtrise présenté par Daniel Baric à l'Université Paris-Sorbonne (Faculté d'Études germaniques) sous la direction de M. le Professeur Jean-Marie Valentin. Année universitaire 1994-1995. En allemand.

L'auteur de cette étude est parti de la constatation que l'Empire austro-hongrois jouit dans l'historiographie contemporaine (Fejtő, Magris,...) d'une très bonne réputation. La littérature y est mise à contribution pour montrer que les Habsbourg avaient le soutien des nations de l'Empire. La figure de Joseph Roth (1894-1939), auteur de *La Marche de Radetzky*, roman mettant en scène de manière tragique la fin de l'Empire à travers trois générations de serviteurs de l'État, est mise en avant pour conforter l'idée que l'Empire était solidement ancré dans les cœurs. À cet écrivain emblématique de la défense de la Cacanée, l'auteur a voulu opposer Miroslav Krleža (1893-1981), une autre figure tutélaire, mais dans la littérature croate, et ardent pourfendeur de l'Empire. Tous deux sont nés aux marges de l'Empire, à un an près ; tous deux ont vécu la guerre en tant qu'officiers et ont donné des images opposées (positive chez Roth, très négative chez Krleža) des figures d'officiers. La question qui se pose est de savoir pourquoi cette différence est-elle propre à l'attitude des Juifs et des Croates de l'Empire ?

D'une première partie historique de l'étude, il ressort que Roth et Krleža sont atypiques par leurs convictions politiques au sein de leur communauté respective. Les Juifs pensaient à l'assimilation à un peuple avant même la fin de l'Empire et celui-ci était plutôt accepté par les Croates jusqu'en 1917. Une recherche en histoire littéraire comparée permet de montrer que si la guerre a bien été un traumatisme chez les deux écrivains, elle l'a été pour des raisons différentes. Dès son enfance, le jeune Roth s'est pris d'affection pour l'Empire et a choisi l'allemand. Krleža en revanche a décidé d'être croate avant tout. Tous deux ont dû en dernier ressort prendre position sur cette question d'identité nationale, à l'intérieur de l'Empire ou contre lui.

L'examen de leurs œuvres mettant en scène la vie militaire montre des parallélismes troublants. Il s'agit du roman de Roth *La Marche de Radetzky* paru en 1932 et du cycle de nouvelles écrites par Krleža durant la guerre. Dans les deux œuvres, les questions d'identité personnelle et nationale apparaissent. Vienne, la Galicie, la "petite patrie" (Heimat) sont des lieux clés, dans lesquels se joue la question de l'identité de l'officier servant l'armée d'un État contesté. Les officiers appartiennent comme il se doit à plusieurs nationalités. Ces officiers subissent de la part des deux auteurs un processus de déperdition de l'identité : leur nom est soit faussement orthographié (Roth a toujours été incapable de retenir des noms hongrois¹), soit ridicule (un officier s'appelle *Büdoskutý* "Chienpuant" chez Krleža) ; ils ont perdu l'usage d'une langue commune avec les soldats ; ils sont sans patrie (l'officier d'origine slovène de Roth se sent au fond étranger, et les

¹ C'est ce qui ressort d'une étude effectuée par le germaniste Gábor Kerekes présentée durant son séminaire consacré à « l'image des Hongrois dans l'œuvre de Roth » tenu à l'Université de Budapest au printemps 1995.

officiers dépeints par Krleža sont inhumains, donc exclus d'une vie commune avec les autres) ; l'officier ne peut trouver de salut ni dans l'amour, ni même, ultime espoir, dans l'exercice de son métier (soit il meurt, soit il fait mourir de manière cruelle).

C'est leur conception même de l'histoire, pessimiste et cyclique, qui amène les deux écrivains à présenter ces destins tragiques d'officiers. L'histoire et l'Empire ont cependant à leur yeux des rôles opposés. Pour Roth, la première guerre mondiale sonne le glas de l'idéal multinational de l'Empire. Pour Krleža, cette guerre n'est pour les Croates que la plus terrible d'une longue série — inachevée, prédit-il. La fin de l'Empire est une catastrophe pour l'humanité dont Roth rend les Hongrois, au nationalisme intransigeant, en grande partie responsables. La fin de l'Empire est saluée par Krleža comme une libération des Croates d'un joug étranger.

Ainsi, malgré les convergences nombreuses dans le traitement de l'officier et de l'histoire, les deux écrivains montrent que les littératures nées durant l'Empire s'affrontent quant à son appréciation finale.

Bibliographie 1995

Katalin CSÓSZ-JUTTEAU

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises

Bibliographie 1995

Dans l'établissement de cette bibliographie notre source principale fut la banque de données ÉLECTRE, ainsi que la bibliographie établie par Henri Toulouse.

Politique

Nouveau discours social à l'Est, éd. Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, Paris, 1995, 135 p. (Mots, n° 42).

Introduction au débat sur l'État postcommuniste, La nouvelle alternative, Paris, sept. 1995, n° 39, p. 4-5.

Relations internationales

GOETSCHY, Henri ; SANGUIN, André Louis (sous la direction), *Langues régionales et relations transfrontalières en Europe*, éd. l'Harmattan, Paris, 1995, 138 p. (Géographie et cultures).

Minorités

BUCHÁCKOVÁ, Christine, *L'émergence d'organisations d'aide aux réfugiés dans l'Europe centrale et orientale*, Via Europa supplément à Diagonales Est-Ouest, Lyon, été 1995, p. 47-53.

Histoire

DES CARS, Jean, *Élisabeth d'Autriche, Sissi ou la fatalité*, Nouv. éd., Paris, Perrin, 1995, 480 p.

Pour écrire cette biographie, Jean des Cars a retrouvé les descendants de l'impératrice et reine, qui lui ont confié des informations inédites et des souvenirs cachés. À la faveur des bouleversements récents en Hongrie, il a pu vérifier le respect accordé à une personnalité qui a favorisé le compromis des nationalismes en crise.

Guides touristiques

BAILBY, Édouard, *Hongrie*, Nouv. éd. mise à jour, Paris, Arthaud, 1995, 299 p., ill. en noir et en coul. (Guide Arthaud).

Informations générales et renseignements pratiques sur le pays. Dans cette édition, l'auteur a tenu compte des bouleversements intervenus en Hongrie depuis la chute du régime communiste.

LANNOIS, Philippe, *À Budapest et en Hongrie*, Nouv. éd. rev., Paris, Hachette Tourisme, 1995, 124 p., ill. en coul.

Un choix d'itinéraires soigneusement étudiés.

NEMES, János, *Hongrie : 1995*, trad. du hongrois par Laurent Ferenc, Paris, Hachette Tourisme, 1995, 96 p., ill. en coul.

Pour visiter ce pays dans les meilleures conditions, informations générales et renseignements pratiques.

Sciences sociales

Bibliographie européenne des travaux sur l'ex-URSS et l'Europe de l'Est 1990, Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1995, XXV-394 p.

Fait suite à Bibliographie européenne des travaux sur l'URSS et l'Europe de l'Est, Éd. trilingue français-anglais-allemand.

Fruit d'une coopération entre sept pays (Allemagne, Autriche, Belgique, Finlande, France, Grande-Bretagne, Pays-Bas), cet ouvrage recense les travaux publiés sur l'ex-URSS, l'Albanie, la

Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la RDA (jusqu'en octobre 1990), la Roumanie, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie dans le domaine des sciences sociales, la littérature, les arts et la linguistique.

LEVESQUE, Jacques, *1989. la fin d'un empire : l'URSS et la libération de l'Europe de l'Est*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1995., 331 p.

L'auteur a travaillé sur des documents inédits et a interrogé des acteurs de premier plan, comme Jaruzelski, des dirigeants de Solidarité, des dirigeants hongrois, roumains, bulgares et tchèques, ainsi que Gorbatchev lui-même. Il montre comment les dirigeants soviétiques ont neutralisé et désarmé les forces conservatrices grâce à la mise en place d'une nouvelle conception du monde.

Psychanalyse

Sándor Ferenczi, sous la direction de T. Bokanowski, K. Kelley-Lainé, G. Pragier, Monographies de la Revue Française de Psychanalyse, PUF, 1995, p. 167.

Sciences économiques et juridiques

OCDE, Politique de la concurrence dans les pays de l'OCDE : 1992-1993, Paris, OCDE, 1995, 638 p.

Ce rapport résume les principaux faits nouveaux intervenus dans le domaine de la politique de la concurrence et dans l'application de la législation sur la concurrence dans les pays de l'OCDE, ainsi qu'en Corée, Hongrie, Pologne et en République slovaque en 1992 et 1993.

Centre pour la Coopération avec les Économies en Transition, *Fiscalité et investissement direct étranger : l'expérience des économies en transition pour la coopération avec les économies en transition*, Paris, OCDE, 1995, 183 p.

Présente les résultats des consultations sur le rôle des systèmes fiscaux pour attirer l'investissement direct étranger qui se sont déroulées dans huit pays : Estonie, Hongrie, Lettonie, Lituanie, Pologne, Fédération de Russie, République slovaque et République tchèque.

Centre pour la Coopération avec les Économies en Transition, *Examen de l'industrie et de la politique industrielle en Hongrie*, Paris, OCDE, 1995, 197 p.

Après un rappel du contexte économique et les tendances de la structure industrielle actuelle de la Hongrie, fait le point sur la place de ce pays dans l'économie mondiale, les grands axes de sa politique industrielle, son évaluation et les recommandations des pouvoirs publics.

Centre pour la Coopération avec les Économies en Transition, *Hongrie, 1995*, Paris, OCDE, 1995, 217 p. (Études économiques de l'OCDE).

Après une présentation du contexte de la politique économique à la fin de 1994, de l'aggravation des déséquilibres macroéconomiques, donne un aperçu général de la politique budgétaire, salariale, de la compétitivité internationale et des progrès de la réforme structurelle.

CHAVIGNY, Régis, *Convertibilité et spécialisation internationale dans les économies européennes en transition*, Revue d'études comparatives Est-Ouest, Paris, 1995, t. 26, n° 1, p. 51-65.

DEMBINSKI, Paul H., *La privatisation en Europe de l'Est*, éd. PUF, Paris, 1995, Que sais-je, n° 2973, 128 p.

GELEDAN, Alain, *Les transitions à l'Est*, éd. Marabout, Paris, 1995, (Marabout-savoir, n° 8632), 250 p.

LEMOINE, F., La dynamique des exportations des PECO vers l'Union européenne, *Économie internationale*, 2° trim. 1995, n° 62.

PIANELLI, D., *L'après-CAEM : les échanges entre les pays de Visegrád*, *Économie internationale*, 2° trim. 1995, n° 62, p. 191-204.

Bibliographie 1995

SGARD, Jérôme, Recapitalisation bancaire et aléas moral en Hongrie et en Pologne, *Revue économique*, mars 1995.

SGARD, Jérôme, *Faut-il payer ses dettes ? Hongrie et Pologne cinq ans après*, La lettre du CEPII, Paris, sept. 1995, n° 138, 5 p.

Histoires vécues, biographies

DUFOUR, Andrée, *Défi à la violence : témoignage de Julia Visky*, Tassin (Rhône), Maison de la Bible, 1995, 199 p., ill.

Biographie de Julia Visky qui, jeune fille, lutte contre l'injustice, la famine, la brutalité de l'occupation soviétique en Hongrie. Mariée à un pasteur roumain condamné à 22 ans de travaux forcés, elle fut elle-même déportée avec ses sept enfants dans un Goulag. Sa seule force : une foi inébranlable en Dieu qui la fit triompher de toutes les épreuves.

MONTAUD, Bernard, *Le testament de l'ange : les derniers jours de Gitta Mallasz*, Paris, Albin Michel, 1995, 204 p. (Espaces libres).

Gitta Mallasz est à l'origine de ce récit qui retrace la rencontre, en Hongrie, pendant la guerre, d'une « force de lumière » avec quatre jeunes gens, dont trois périront en camp de concentration.

TIMAR, Monika, *Correspondance : 1961-1962*, 1995, 186 p. (Vic consacrée ; 11), Trad. du hongrois.

Lettres d'une cistercienne hongroise, responsable d'une communauté religieuse clandestine dans son pays natal durant les années soixante.

HAUSSER, Anita, *Sarkozy : l'ascension d'un jeune homme pressé*, Paris, Belfond, 1995, 277 p.

L'ascension d'un fils d'aristocrate hongrois, émigré en France en 1952. Truffé d'anecdotes, ce récit analyse les instruments de travail et les ressorts d'un homme, ministre du Budget, qui s'investit dans tout ce qu'il entreprend.

Arts

Budapest 1869-1914 : modernité hongroise et peinture européenne, publ. Musée des beaux-arts de Dijon. Paris, A. Biro, 1995. 384 p., ill. en noir et en coul.

En 1867, la monarchie austro-hongroise accordant une relative autonomie à la Hongrie, favorise un véritable renouveau artistique qui trouve l'authenticité de son expression au contact de l'art européen, manifesté par de nombreux échanges avec la France, l'Allemagne et l'Autriche.

Musique

LISZT, Franz, Artiste et société : édition des textes en français, réunis, présentés et annotés par Rémy Stricker, Paris, Flammarion, 1995, 416 p.

Lié pendant sa jeunesse aux grands artistes romantiques français (Lamartine, Hugo, Berlioz...), le pianiste et compositeur hongrois a publié ces articles, réunis ici pour la première fois en France, dans les journaux de l'époque.

Littérature

Les écrivains hongrois, dossier publié par L'œil de la lettre, groupement de libraires, Paris, novembre 1995, 46 p.

C'est un ensemble de textes et de photos sur la littérature hongroise du XX^e siècle, soigneusement rassemblé.

BODOR, Ádám, *La vallée de la Sinistra*, trad. du hongrois par Émilie Molnos Malaguti, Robert Laffont, Paris, 1995, 215 p.

Une haute vallée quelque part dans le nord des Carpates, aux confins de la Transylvanie et de l'Ukraine, dissimule aux regards du monde un mystérieux "secteur Sinistra" placé sous l'autorité d'une femme colonel.

KERTÉSZ, Imre, *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas*, trad. du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba, Arles (Bouches-du-Rhône), Actes Sud, 1995, 156 p.

Un monologue intérieur où s'exprime un refus de la paternité comme conséquence de l'Holocauste. Récit publié à l'occasion du cinquantième anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz.

LAKATOS, Menyhért, *Couleur de fumée : une épopée tzigane*, trad. du hongrois par Agnès Kahane, Nouv. Éd., Arles (Bouches-du-Rhône), Actes Sud, 1995, 352 p.

Une épopée où passe la tragédie de tout un peuple : nostalgie de la liberté, violence tribale, sanction du génocide.

MÁRAI, Sándor, *Les braises*, trad. du hongrois par Marcelle et Georges Régner, Paris, Albin Michel, 1995, 186 p. (Grandes traductions).

Henri et Conrad, amis d'enfance, ont aimé la même femme. Elle est morte, ils se sont séparés. Quarante ans après, ils se retrouvent pour une dramatique confrontation.

MÁRAI, Sándor, *Paix à Ithaque*, trad. du hongrois par Ève Barre, av.-pr. par Raymond Barre, Paris, In fine, 1995, 283 p., (Domaine hongrois).

L'auteur nous transporte parmi les héros d'Homère, au milieu des dieux, des demi-dieux et des nymphes, dans la vie cossue des Phéaciens, dans la simple atmosphère rurale du royaume d'Ulysse. Qui est Ulysse ? Telle est la question complexe à laquelle vont s'efforcer de répondre Pénélope, Télémaque et Telegonos.

SZIGETHY, Daniel, *Cent minutes*, Genève, Eboris, 1995, 300 p., Trad. du hongrois par Georges Kassai.

Entre Zürich et Budapest, les cent minutes de voyage aérien se passent dans une monotonie tendue, avec des monologues et des dialogues de circonstance. Deux exilés rentrent de l'émigration dans un chaos de rêves et de souvenirs. Cette oeuvre fut achevée au moment du printemps de Prague.

Poésie

MOLNAR, Kati, *Poèmes incorrects et chants transcrits*, Paris, Fourbis, 1995, 62 p. ill. (Biennale internationale des poètes en Val-de-Marne).

Les poèmes de ce jeune auteur d'origine hongroise utilisent une langue qui se rapproche de la transcription phonétique pour y puiser sa force et son rythme. Les poèmes sont de courts récits où l'humour se mêle à la gravité.

Dix-sept poètes hongrois, anthologie établie et trad. par Anikó Fázsy et André Doms, L'Arbre à paroles, Maison de la poésie d'Amay, 1995.

Le miroir de l'autre, poèmes de ATTILA JÓZSEF, choix et traduction par Gábor Kardos, La Différence, coll. "Orphée", n° 197, 1995.